

LES REVUES S'AFFICHENT !

Deux ou trois choses que je sais d'elles

LISE GAUVIN

LES revues. Ou, si vous préférez, les périodiques culturels québécois. C'est un peu long comme identification, je le concède. Et puis, cela fait vaguement abstrait. On s'attend à des explications. Qu'est-ce qu'un périodique ? Qu'est-ce que la culture ? Que signifie être Québécois... ? Il me faudrait au moins cent pages ! Ce n'est pas tout à fait l'endroit. Alors je choisis de vous dire, en toute confiance, deux ou trois choses que je sais d'elles, ces revues qui de plus en plus persistent et durent, malgré tout.

D'abord qu'elles sont belles. Vous devriez voir l'air admiratif de nos interlocuteurs quand nous étalons devant eux un exemplaire de chacune des 35 publications regroupées par l'AEPCQ. C'est tout juste s'ils ne nous en vo-

lent pas quelques-unes. Les animateurs des revues ont compris que, pour prendre place dans le marché de l'édition, il fallait — ô mot magique et irréfutable — se professionnaliser. C'est-à-dire améliorer la présentation visuelle, recourir aux services d'experts et ne pas déroger — du moins dans la mesure du possible — à la discipline exigeante de la périodicité. Quant à l'autre volet de la professionnalisation, à savoir la rémunération de ceux qui fabriquent les revues en question, le moins que l'on puisse dire est qu'il est loin d'être acquis. Cela semble une idée communément admise et très fortement reçue — chez les subventionneurs, notamment, que nous aimons beaucoup mais que nous pourrions chérir bien davantage — que l'entreprise hautement ludique et satisfaisante qu'est le travail d'éditeur de revue peut se faire le

dimanche, si on a un emploi ailleurs, ou en semaine, si on a du temps mais pas d'emploi. On attend toutefois de ces mêmes animateurs qu'ils fassent des campagnes de promotion, du marketing, de la représentation, et tout le reste, de façon à s'attirer de nouveaux lecteurs et de nouveaux abonnés. Vous avez compris que la troublante beauté des revues et leur professionnalisme repose sur une triade bien connue nommée bénévolat, ferveur, opiniâtreté.

L'autre chose que je sais est qu'elles sont extrêmement importantes. Peut-on imaginer la culture québécoise sans ces lieux exemplaires qu'ont été en leur temps *Le Nigog*, *La Relève*, *Cité Libre* et *Parti Pris*, pour ne parler que des défunts. Comment en effet nommer les revues contemporaines sans les désigner toutes, aussi nécessaires les unes

que les autres, se répondant l'une l'autre dans la pertinence et l'impertinence de leurs questions ? N'y a-t-il pas dans cette ébullition même et dans cette profusion un indice sûr de spécificité ? Microcosme culturel de premier ordre, les revues renvoient, par leur diversité, à un pluralisme qui s'installe de plus en plus, de fait, dans la société québécoise et dans sa culture.

Lieux exemplaires, ceux-ci sont aussi des lieux communs, au sens fort et plein de l'expression. Lieux des amitiés, parfois tumultueuses ou déchirantes, des regroupements complices, des cohésions minimales indispensables à toute expression, toute idée qui ose sortir des sentiers battus. Lieux d'accueil, qui créent l'attente de l'inédit. Espaces par excellence de la recherche, de l'exploration, de la réflexion critique. Lieux

libres, qu'on apprend à identifier peu à peu, au fil des numéros, quand on accepte de jouer ce jeu de la confiance qui s'appelle l'abonnement. Lieux symboliques cependant, le plus souvent sans toit ni toile pour abriter leurs inventaires.

Al-je besoin d'ajouter, puisque nous en sommes aux confidences, que ce sont ces lieux tout à fait remarquables que j'ai l'insigne honneur de représenter ? Mais ne vous y trompez pas : ce n'est pas parce que je les représente qu'ils m'intéressent mais parce qu'ils m'intéressent au plus haut point que j'ai accepté de les représenter. En organisant cette semaine d'activités spéciales, l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois vous convie à une lecture différente des revues et vous invite à venir constater par vous-même leur vitalité.

Ce cahier est publié sous la direction de Jean Royer assisté de Paul Cauchon avec la collaboration de l'Association des éditeurs de périodiques culturels du Québec dont la présidente est Mme Lise Gauvin et la permanence assumée par mesdames Francine Bergeron et Johanne Jarry.

Textes de

Carole Beaulieu
Louise Blouin
Lorraine Camerlain
Paul Cauchon
François Colbert
Dominique Demers
Gérald Gaudet
Lise Gauvin
André Gervais
Robert Giroux
Michel Lord
Stéphane Lépine
Jean Royer
Carole Vallières

Photos

Jacques Grenier

Mise en pages

Mireille Simard

Publicité

Jacqueline Avril

VINGT ANS DE PÉRIODIQUES

Pour la suite des paroles et des écritures

PAUL CAUCHON

Responsable de la chronique des revues au DEVOIR

FACE au retard social et culturel de la société québécoise, les revues culturelles d'il y a vingt ans témoignaient d'une urgence. Les années 60 sont les années de quelques grandes revues au tirage réduit mais à l'influence considérable, comme *Cité Libre* ou *Liberté*. La prise de conscience de l'identité « canadienne-française » se doublait d'une réflexion moderne sur les manifestations artistiques. C'est évidemment *Parti Pris* qui a le mieux incarné cette urgence. Contestant radicalement les idées et les systèmes de son époque, *Parti Pris* tentait d'articuler la relation entre le littéraire et le politique en proposant, de façon à la fois concrète et idéaliste, la réalisation de trois objectifs précis : indépendance, socialisme et laïcisme.

On peut toujours déplorer aujourd'hui l'absence de ces grandes revues qui servaient de lieu de rassemblement et de contestation. Mais on ne peut demander aux éditeurs de créer un consensus immédiat dans une société dont le caractère pluriel et multiple semble irrévocable. D'autant plus que les conditions ont changé : les années 70 ont vu une véritable explosion des lieux d'édition. Les interventions se sont déplacées, les fragiles consensus idéologiques ont éclaté : ce sont des années fécondes en utopies de toutes sortes.

En remettant en question l'importance traditionnelle du politique *Mainmise* a créé un choc : à l'écoute de la contre-culture américaine, vaguement anarchiste, elle souligne l'importance de nouvelles valeurs individuelles tout en rassemblant un autre génération autour de nouveaux comportements : libération sexuelle, importance du rock et de la drogue, recherche spirituelle (surtout vers l'Orient), contestation de toute autorité, etc. *Hobo-Québec* intégrera d'ailleurs certaines de ces idées dans la création littéraire.

À l'opposé, la réflexion stricte-ment politique évolue vers un radicalisme marqué : au milieu des années 70 *Stratégie* analyse les pratiques culturelles en terme de domination selon la théorie marxiste de l'idéologie alors que *Chroniques*, qui veut théoriquement rejoindre un large public, propose une analyse globale de la société à la lumière de la lutte des classes, en s'attaquant particulièrement au « nationalisme réactionnaire » et à cette nouvelle culture véhiculée par *Mainmise*.

La recherche de consensus politiques se perd dans les luttes intestines des groupuscules, et l'analyse nationaliste est de plus en plus délaissée par les revues avec la montée du PQ : la politique prend en charge la lutte nationale, pour le meilleur et pour le pire !

Dans ce contexte l'arrivée des *Herbes Rouges* et la transformation de *La Barre du Jour* fondée en 65 en *nbj* démontrent les préoccupations des nouveaux écrivains qui

rejetent le rôle d'animateur social : on veut traduire le fonctionnement même de l'écriture à partir de ses pulsions, le travail formel occupe toute la place en jouant sur le fragment et l'incertain, la modernité se met à jour. L'ironie et la distance tiennent souvent lieu d'attitude, pour atteindre des sommets insoupçonnés avec la revue *Cul-Q*.

Le Temps fou, à la fin des années 70, fait le lien avec les courants précédents : la désillusion politique y est présente (mais avec quelques griffes !) et la réflexion sociale a maintenant intégré les nouvelles valeurs individuelles. On met de l'avant une réflexion écologique, autogestionnaire et communautaire, tendances véhiculées aussi par *Possibles* et par plusieurs revues éphémères. Le défi du *Temps fou* c'est aussi de rassembler une « large gauche » autour d'un magazine d'information vraiment professionnel. Mais l'accord entre les idéaux auto-gestionnaires et le jeu commercial de l'édition est plutôt ardu à réaliser, et plusieurs rêvent encore aujourd'hui d'un grand magazine « alternatif », suite à la disparition de cette publication.

Les années 70 voient aussi l'importance relative de chaque revue diminuer, tout simplement parce qu'elles sont en plus grand nombre. La culture se spécialise : si la multiplication des revues littéraires correspond à la multiplication des paroles qui veulent se faire entendre, on assiste aussi à l'émergence de revues spécialisées dans d'autres secteurs : cinéma, musique, danse, arts visuels (dans ce dernier cas pas moins de six revues s'ajoutent à la tenace *Vie des Arts*). Le meilleur exemple ce sont les *Cahiers de théâtre Jeu*, qui réalisent la tâche difficile de donner à un secteur en pleine ébullition un lieu de réflexion critique ouvert et stimulant.

Contrairement aux années 60, les années 80 témoignent d'un certain désarroi théorique et idéologique : avant de proposer des projets globaux de société la prudence est de mise, et l'époque des mots d'ordre est révolue. Les années actuelles sont marquées par le pragmatisme, le professionnalisme, l'ouverture vers l'extérieur, la recherche de nouveaux territoires critiques et la constitution des revues en institution.

Ce dernier point retient l'attention : plusieurs des revues actuelles existent depuis dix ans sinon plus, et les comités de rédaction se renouvellent (ce qui était impensable il y a quinze ans : lorsque les fondateurs d'une revue s'essouffaient celle-ci disparaissait, à l'exception de quelques « monuments » comme *Écrits du Canada français*, *Liberté*, *Séquences* ou *Vies des Arts*). La production des revues est assurée par des individus plus âgés, pour la plupart des professeurs qui, à la suite de cette passion, obtiennent dans leur milieu de travail un certain « capital symbolique » leur permettant d'y renforcer leur pouvoir intellectuel. Le nombre élevé

de revues entraîne aussi un plafonnement des subventions, et puisque tous les secteurs d'activité sont maintenant couverts la création d'une nouvelle revue exige aujourd'hui la recherche d'un nouveau « créneau ».

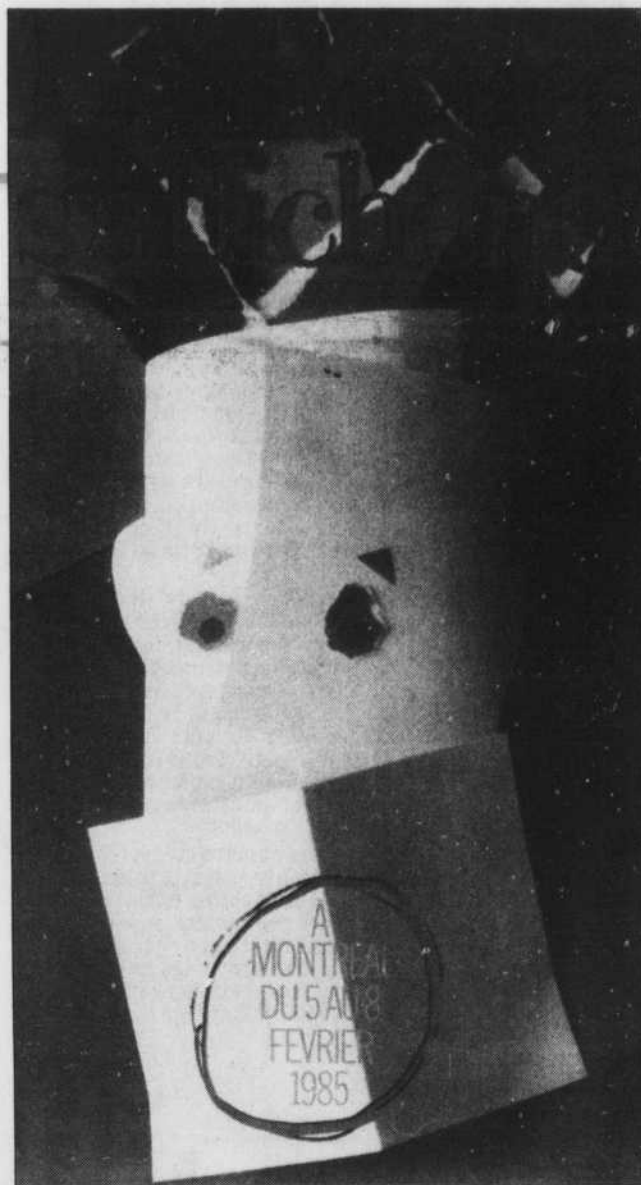
Ce mot bizarre, emprunté aux techniques de marketing, n'est pas innocent : les revues culturelles se voient aujourd'hui comme de véritables produits, qui ont à comprendre les mécanismes de la consommation. Les éditeurs sont donc préoccupés par la promotion, la recherche de publicité, par la rationalisation de la gestion : on y perd en romantisme, mais on y gagne en efficacité ! Écrire devient une question de métier, et il existe même une revue, *Livre d'ici* qui analyse l'édition du point de vue socio-économique, dans un esprit très journalistique.

D'ailleurs les deux revues qui ont connu la plus forte progression récemment, toutes deux nées au début des années 80, jouent cette carte à fond : *Nuit blanche*, revue d'information littéraire, se présente avant tout comme un bel objet, avec des pages couvertures très soignées et une mise en page aérée et vivante. *La Vie en rose* présente comme un magazine grand tirage de qualité, avec une promotion « agressive » (ce qui ne nuit en rien à la qualité et la lucidité de ces articles, soulignons-le, puisque *La Vie en rose* regroupe autour d'elle l'essentiel des préoccupations féministes présentes ici et là à travers les autres revues).

L'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois, fondée il y a cinq ans, a contribué à cette nouvelle image. Si toutes les tentatives de l'AEPCQ pour adopter une certaine vision idéologique commune ont échoué, son travail pratique d'animation (recherche d'abonnements, présence dans les Salons du livre, cours de marketing, etc.) a sensibilisé plusieurs revues à la notion de professionnalisme.

Autre constante depuis 1980 : de nombreuses publications sortent du cadre étroit du Québec. *Dérives* bien sûr, mais aussi *Parachute*, *Jeu*, la revue de science-fiction *Imagine*, *Le Magazine Ovo* : elles ont tous multiplié les contacts à l'étranger, *Parachute* ayant même établi un véritable réseau international de points de vente.

De façon générale les revues cherchent toujours à se démarquer, surtout de la génération précédente que l'on tente de déloger pour mieux établir ses positions. Or la multiplication des revues a un autre effet : plutôt que de contester une génération vue comme dépassée (ce que faisait *Parti Pris*) les batailles intellectuelles actuelles se font surtout d'une revue à l'autre appartenant aux mêmes blocs de « l'avant-garde ». Par exemple, les discussions très animées depuis quelques temps entre *Spirale*, *Les Herbes Rouges* et la *NBJ* à propos du sens et du rôle de la modernité se font entre individus qui viennent



souvent des mêmes lieux et qui avancent des propositions sur un fond complexe de relations interpersonnelles entrecroisées.

En fait aucune revue n'a plus le monopole de la création. La question de la modernité n'empêche rien le succès et la continuité d'*Estuaire*, par exemple, lieu de l'oralité et du partage qui se préoccupe peu d'être ou non à l'avant-garde.

Quelques publications tentent malgré tout de redéfinir les rapports entre les pratiques culturelles et leur inscription dans la société. *Possibles*, tout en recentrant (avec plus ou moins de bonheur) la problématique de l'indépendance du Québec s'ouvre de plus en plus aux pratiques créatrices et imaginatives, et se préoccupe des problèmes de la jeunesse. *Spirale*, sans grille d'analyse stricte mais à l'aide de quelques consensus implicites (apport des sciences humaines, importance des nouvelles écritures, préoccupation envers la théorie féministe, etc.) traite les productions d'ici sur le même pied que les productions étrangères, dans un style engagé qui appelle la lucidité critique. C'est le rôle créateur de la critique que *Spirale* revendique ainsi, affirmant que la création n'est jamais innocente.

Dérives continue son travail de sappe de toute structure institutionnelle, en refusant les pré-requis faciles et en explorant les apports des autres cultures, surtout celles qui viennent du Tiers-Monde. Une recherche qui a peut-être permis la récente naissance de *Vive-Versa*, qui donne la parole à tous les néo-

québécois - et particulièrement à la culture « italo-québécoise » qui commence à s'infiltrer. Et *Inter* analyse les productions artistiques dans leur diffusion et leur réception : tournant le dos aux pratiques trop métropolitaines *Inter* est aussi une « revue-performance » qui intègre sa propre critique.

Et plusieurs revues (que ce soit *Lettres Québécoises*, *Québec Français* ou *Sonances* se présentent avant tout comme des magazines d'information spécialisés, qui font leur travail avec compétence. Quant à la création littéraire proprement dite on la retrouve partout, multiple et protéiforme, de *Arcade* à *Moebius* en passant par toutes les revues déjà nommées et toutes celles qui vont disparaître après trois numéros, faute d'avoir su mieux s'imposer. Jamais il n'y a eu autant d'endroits pour publier des premiers textes !

Et la critique, la chronique et le compte-rendu s'accumulent à un rythme affolant pour former un bloc compact de commentaires souvent redondants où on cherche la rare parole signifiante et significative qui jettera un éclairage radicalement nouveau. Les revues culturelles devront-elles faire preuve de plus de rigueur intellectuelle ? Il ne faut pas oublier qu'elles servent en premier lieu de terrain d'expérience : c'est là leur intérêt et leur force, c'est quelquefois leur faiblesse. Terminons donc par une proposition : les revues actuelles sont plus des témoins que des guides, plus des lieux d'éclosion que des lieux de luttes et de combats.



Un programme varié pour la semaine des périodiques

PAUL CAUCHON

Chroniqueur des revues au DEVOIR

La semaine des revues culturelles qui commence le 4 février est une première dans l'édition québécoise et sûrement la plus importante activité organisée par l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. L'AEPQC regroupe 35 éditeurs de périodiques parmi les plus connus : cette semaine permet ainsi d'affirmer très concrètement la spécificité de leur travail d'animation. Autour d'une revue culturelle se regroupent en effet plusieurs individus dynamiques qui font rayonner autour d'eux le travail réalisé par leur publication. Et plusieurs revues ont su, par le passé, organiser des événements publics d'importance. Mais c'est la première fois qu'elles se regroupent en aussi grand nombre pour présenter leurs réalisations sur la place publique. C'est là le fruit d'une exceptionnelle collaboration.

Du 4 au 8 février, *Les revues s'affichent*. Et, comme on le verra, il y en a pour tous les goûts.

La semaine des périodiques culturels sera inaugurée lundi de 4 février par un cocktail en présence du ministre des Affaires culturelles du Québec, M. Clément Richard. À cette occasion pas moins de dix-sept revues procéderont au lancement de leur plus récent numéro. À l'UQAM, local J-240, à compter de 17 heures (sur invitation seulement).

Mardi le 5 février à 20 heures cinq revues de création littéraire s'associent pour présenter un spectacle de littérature à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, 465 Mont-Royal est. Les revues *Arcade*, *Estuaire*, *Les Herbes Rouges* et *Moebius* présenteront les auteurs suivants : Louky Bersianik, Claudine Bertrand, Louise Blouin, Josée La-

voie-Bonneville, Patricia Lamontagne, Claude Beausoleil, Denise Desautels, Jean Royer, Élise Turcotte, François Charron, Guy Moineau, André Roy, Fulvio Caccia, Danielle Fournier, Jacques Renaud et autres. Cette soirée littéraire se veut moins traditionnelle que d'habitude : *La Nouvelle Barre du Jour* créera en effet une performance visuelle pour chaque participant.

Le mercredi 6 février à 17 heures à la Galerie UQAM (Pavillon Judith-Jasmin), *La Vie en rose* et *Possibles* présentent la table-ronde « Femme et artiste ». Une demi-douzaine d'auteurs, de comédiennes, d'artistes et de cinéastes en profiteront pour faire le point sur les conditions actuelles de la création chez la femme, en dégagant des perspectives d'avenir. Le débat est animé par Rose-Marie Arbour et Francine Couture.

Le même jour à 20 heures à la Maison de la Culture du Plateau-Mont-Royal les revues de musique *Aria* et *Sonances* nous convient à un récital donné par Bruno Laplante, baryton, et Brigitte Toulon, soprano, accompagnés par le pianiste Marc Durand. Seront proposées des œuvres de Fauré, Gounod, Poulenc, Saint-Saëns, Chausson, Duparc et Hahn.

Le jeudi 7 février, place au cinéma. À la Cinémathèque québécoise (335 boul. de Maisonneuve) est la revue *Copie Zéro* présente à 18 h 35 le film québécois de Gilles Groulx *Au pays de Zom*, alors que la revue *Séquences* présente à 20 h 30 *Perceval le Gallois* d'Éric Rohmer. Selon les deux revues il s'agit là de deux films importants qui n'ont pas assez retenu l'attention du public ou de la critique.

Et le vendredi 8 février à compter de 19 heures aura lieu au chic cabaret de la rue Sainte-Catherine *Les fousfoues électriques* un événement inusité afin de terminer la semaine en beauté : une soirée d'improvisa-



Photo Jacques Grenier

Le comité organisateur de la Semaine des périodiques culturels. De gauche à droite: Colette Tougas (*Parachute*), Claudine Bertrand (*Arcade*), Lise Gauvin (*Possibles*), présidente de l'AEPQC et Gaétan Lévesque (*Lettres Québécoises*).

tion visuelle et théâtrale. Les *Cahiers de théâtre* Jeu proposeront un « super-quizz » humoristique animé par Paul Lefèvre, Marie-Louise Paquette et Michel Vais afin de mesurer nos connaissances en matière de périodiques culturels ! La revue *Parachute* organise le concours Polaroid : il s'agira de couronner les meilleures improvisations photographiques réalisées ce soir-là. Les appareils sont fournis, nous dit-on... Et la revue *Inter* tiendra une action sonore collective avec sa machine à mots, « le plus grand livre de poésie

au monde écrit par tout le monde ». Il y aura des prix, et des surprises garanties.

Mentionnons enfin que tout au long de la semaine se tiendra au local J-240 de l'UQAM (Pavillon Judith-Jasmin) tout près de l'entrée du métro) une foire des revues de 10 à 18 heures. Le public pourra y consulter (et acheter) les périodiques culturels. Le magazine *OVO* exposera les œuvres photographiques qui composent son Agenda 1985 et l'AEPQC présentera une maquette inédite ex-

pliquant toutes les étapes de production d'une revue, du manuscrit au produit final. Des éditeurs seront sur place à chaque heure du jour pour répondre aux questions.

Toutes ces activités sont gratuites et ouvertes au public. Pour les spectacles à la Maison de la culture il faut cependant se procurer des laissez-passer au même endroit.

La semaine des périodiques est rendue possible grâce à la collaboration de tous les membres de l'AEPQC : *Arcade*, *Aria*, *Cahiers*,

Copie-Zéro, *Dérives*, 10-5155-20, *Écritures françaises dans le monde*, *Estuaire*, *Études françaises*, *Études littéraires*, *Les Herbes Rouges*, *Hominfo*, *Idées et pratiques alternatives*, *Imagine*, *Inter*, *Jeu cahier de théâtre*, *Lettres Québécoises*, *Lurelu*, *Le Magazine OVO*, *Moebius*, *La nouvelle barre du jour*, *Nuit blanche*, *Parachute*, *Protée*, *Possibles*, *Recherches amérindiennes au Québec*, *Réflex* magazine de la danse, *Résistances*, *Séquences*, *Solaris*, *Sonances*, *Spirale*, *Vie des Arts*, *La vie en rose* et *Voix et images*.

Lèvres Urbaines : ouverture sur les écritures actuelles

JEAN ROYER

La dernière née des revues littéraires, *Lèvres Urbaines*, a choisi l'avant-garde. Avec ses neuf livraisons en dix-huit mois, la revue coordonnée par Claude Beausoleil et Michaël Delisle prend déjà une place enviable dans le kaléidoscope des revues de création. Des textes d'une soixantaine d'auteur(e)s, des plaquettes de cinq poètes dont le plus récent et non le moindre est Maurice Roche : voilà un bilan qu'on ne saurait ignorer.

Lèvres Urbaines joue certes un rôle à part dans la publication des écritures actuelles. Sans même recevoir de subvention, ses animateurs ont réussi à produire en moins de deux ans une collection qui ne manque ni de qualité ni d'intérêt et qui s'inscrit à l'enseignement de la modernité : celle qui se fait et qui se lit. On retrouve dans *Lèvres Urbaines* les directions que prennent les écritures des poètes d'aujourd'hui.

Dans son introduction au premier numéro de la revue, Claude Beausoleil écrit : « Moderne, ouverte à la recherche, à l'exploration de divers possibles, sensible à l'inscription et la réflexion, la poésie québécoise est maintenant une écriture à part entière de tout ce qui remue nos existences en cette fin de siècle. Au Québec les années soixante afficheront une quête d'identité nationale, les années soixante-dix posèrent la question des formes et du langage, les années quatre-vingt lancent comme pistes des corps de femmes et

d'hommes disant en leur nom les multiples versions des réels. »

Voilà donc défini le projet de *Lèvres Urbaines*. En neuf numéros, il s'élargit dans la diversité des signatures et des thématiques. Trois de ces numéros se sont composés à l'enseigne des corps et des mots, du goût de l'abstraction et de « fictions d'ambiance ». Cinq autres livraisons nous proposent des petits livres d'auteurs : *Le livre du voyage* de Claude Beausoleil, *L'Explication* de Michaël Delisle, *Black Diva* de Jean-Paul Daoust, *Droite et de profil* d'Anne-Marie Alonzo ainsi que *Jeunes femmes rouges toujours plus belles* de Yolande Villemaire. Un dernier numéro, qui vient de paraître, s'est composé autour de Maurice Roche, l'écrivain de l'avant-garde française, l'auteur de *Compact* et de *Circus*, entre autres.

Depuis un quart-de-siècle, Maurice Roche est resté à l'avant-garde. On se souviendra peut-être qu'il a été un compositeur de musique de films apprécié et qu'il a écrit à la fin des années 1940 la musique de scène des *Épiphanies* d'Henri Pichette, un texte joué par Gérard Philippe. Puis Maurice Roche est entré en littérature en la remettant en question et en la renouvelant.

Dans ce numéro de *Lèvres Urbaines*, on trouve un texte inédit et passionnant de Maurice Roche, *Écorché* *vif*, et des commentaires de quelques écrivains d'ici qui s'en inspirent ou lui rendent hommage en quelques paraphrases ou commentaires amicaux : Michel Gay, Normand de Bel-

lefeuille, Jean-Paul Daoust, Brigitte Purkhardt et les coordonnateurs de la revue. Gaston Miron complète cet hommage par un témoignage de sa rencontre avec Maurice Roche à Paris en 1960. Sur l'écriture de son ami Roche, Miron écrit : « Il y a à mes yeux dans son œuvre un corps à corps avec la mort. Radical et sans

recours, car pour affronter il ne fait pas appel à l'arsenal médiatique. Non, à la seule écriture qui ne se conte pas contes. Seule l'identité (du signe, des signes) traverse la mort. »

Pour revenir à *Lèvres Urbaines*, disons que sa présence, par son ouverture aux écritures diverses, en fait une revue de plus en plus néces-

saire, au fur et à mesure que disparaissent ou se ferment les lieux dits de l'avant-garde. Les revues *Hobo-Québec* et *Cul-Q* n'existent plus, aux *Herbes Rouges* on ne nous propose pas de nouvelles signatures et la NBJ semble vouloir s'adresser à ses seuls abonnés ou aux « happy fews » par ses éditions confidentielles. Dans

ces conditions, une revue ouverte comme *Lèvres Urbaines* devient un sismographe nécessaire, aussi artisanal et modeste soit-il.

Lèvres Urbaines existe sans subvention. Souhaitons que ses animateurs vont tenir le coup longtemps. Pour affirmer la liberté d'écriture en marge de l'institution littéraire.

S'ABONNER à des revues, TOUT UN MONDE dans sa boîte aux lettres!

Écrivez à

PERIODICA

C.P. 444, Outremont, QC H2V 4R6
Tél.: (514) 274-5468

Commandes téléphoniques acceptées avec carte de crédit, du lundi au jeudi de 8h30 à 4h30 p.m. Nous n'acceptons pas les appels à frais virés.

FAITES-VOUS PLAISIR OFFREZ-VOUS UN ABONNEMENT À

Jonathan

LE NUMÉRO DE FÉVRIER VIENT DE PARAÎTRE

NO 25, FÉVRIER 1985, 120 p.



Jonathan est disponible dans tous les bons kiosques

ABONNEMENT

Ci-joint: ☐ chèque ☐ mandat postal
1310, avenue Greene — bur. 710
Montréal, Qué. H3Z 2B2
tél.: 934-0772

Nom.....

Adresse.....

Code postal.....

Estuaire
L'ÉTAT DE LA POÉSIE QUÉBÉCOISE
1984

Anne-Marie Alonzo
Germaine Beaulieu
Michel Beaulieu
Claude Beausoleil
Marie Bélsis
Yves Boisvert
Nicole Brossard
Fulvio Caccia
Paul Chamberland
Paul Chanel Malenfant
Jean Chapdelaine Gagnon
Jean Charlebois
François Charron
Guy Cloutier
Jean Yves Collette
Michel Côté
Louise Cotnoir
Jean-Paul Daoust
Normand de Bellefeuille
Francine Déry
Denise Desautels
Louise Desjardins
Hélène Dorion
Louise Dupré
Jocelyne Félix
Célyne Frodin
Lucien Francoeur
Madeleine Gagnon

Michel Gay
André Gervais
Guy Gervais
Roland Giguère
Claude Haeflly
Gilles Hénault
Louis Jacob
Denise La Frenière
Michel Leclerc
Rachel Leclerc
Renaud Longchamps
Gaston Miron
Guy Moineau
Fernand Ouellette
Richard Phaneuf
Alphonse Piché
Yves Préfontaine
André Roy
Jean Royer
Denuis Saint-Yves
Michel Savard
Julie Stanton
France Théoret
Elise Turcotte
Gilles Vigneault
Yolande Villemaire
Robert Yergeau

Poésie 1984

L'anthologie *Poésie 1984*, qui constitue le numéro 32-33 d'*Estuaire*, réunit près d'une soixantaine de poètes québécois actifs, de diverses générations et tendances. Sans prétendre au répertoire le plus complet, cette anthologie provisoire révèle cependant un panorama remarquable de l'état de la poésie québécoise d'aujourd'hui.

en vente dans toute les bonnes librairies

le mouvement pour le désarmement et la paix

revue internationale d'action communautaire
International review of community development

Abonnements: 2 no. par an Indv. 16\$ Étu. 12\$ Inst. 24\$.

La société est remise en question par des formes nouvelles d'intervention et d'organisation. C'est à la description et à l'analyse de ces pratiques sociales que est consacrée la RIAC.

10.00\$

SAINT MARTIN

LES REVUES S'AFFICHENT

La revue: une manière de vivre et d'écrire aujourd'hui

GÉRALD GAUDET
Professeur et collaborateur aux
pages littéraires du DEVOIR

ÉCRIRE sur les revues, ce sera ici interroger des moments de langage, discuter de nécessités et de passions, de manières et de bouleversements. Ce sera parler d'œuvres qui circulent par fragments d'un lieu à un autre et dire comment les pratiques scripturales s'exposent, se risquent, se déplacent et se bousculent dans un même temps d'écriture, souvent autour d'une question choisie/provoquée par les circonstances, avant de retourner à la solitude de leurs livres et de réintégrer la démarche personnelle de leurs auteurs. Ce sera se demander ce que désire l'écrivain-e dans la revue de création, ce qui fait d'un lieu d'écritures un lieu où il/elle se sent accueilli-e, recherché-e, attendu-e, dérangé-e, refusé-e. Ce sera appeler des revues qui croient en ce qui se passionne et s'inscrit dans les écritures poétiques du Québec contemporain. Ce sera appeler une manière de vivre et d'écrire aujourd'hui.

Ce qui étonne à première vue, c'est de constater que toutes les revues se disent décloisonnées, ouvertes au pluriel des recherches, des imaginaires et des écritures. Toutes veulent offrir un lieu vivant où les différences interpellent et changent. Pourtant il y a de la *NBJ* à *Estuaire* et à *Moebius* en passant par *Liberté* et l'*APLF* des attitudes à l'égard du geste poétique fort diverses.

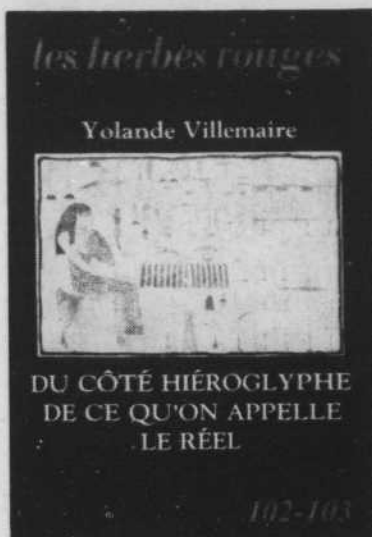
Les choses ont changé avec l'arrivée massive dans les années 70 d'une nouvelle génération d'écrivains, qui, comme toujours, n'étaient pas satisfaites de ce qui se faisait jusqu'à eux/elles. Il fallait découvrir de nouvelles possibilités au langage, tenter de renouveler l'imaginaire québécois en l'ouvrant à certains thèmes ou manières peu ou pas explorés par les aînés. C'est ainsi que sont apparus les *Herbes Rouges* et la *Barre du Jour*. La ville, le corps, le féminin, le langage, les sexualités, l'Amérique, toujours profondément suspects et « coupables », surtout pour qui a été marqué par « la Grande Noirceur », ont été déculpabilisés et explorés avec force.

Ce travail de déstabilisation s'est d'abord fait aux *Herbes Rouges*, avec des auteurs-es comme France Théoret, François Charron, Normand de Bellefeuille, Nicole Bros-



sard, ... Chaque démarche singulière s'inscrit dans une réflexion permanente sur le texte. On interroge et transgresse tous les discours connus en sapant les bases mêmes de la langue et de la poésie. On se tient près du réel et l'énergie scripturante, dit encore Hugues Corriveau, est « le lieu d'un événement politique permanent ». On cultive l'inconfort, l'instabilité, le malaise. On veut transformer le langage ordinaire oppressant. C'est ainsi que se développe une rhétorique de la brisure comme l'affirme et le définit Philippe Haeck : « la mise en œuvre d'un ensemble de figures qui au lieu de donner l'illusion de l'unité, du plein, de la vérité, s'attachent plutôt à révéler le caractère fictif, inventé de toutes pièces, du cheminement du sens, faisant sentir les manques, les trous, les difficultés à dire la vérité. Une telle rhétorique ne fait que montrer l'autre côté du langage, celui où la communication univoque et efficace paraît comme une réduction assez effrayante de la complexité du réel, celui où l'expression de ce qui (m') arrive est toujours une entreprise difficile, risquée ».

Des *Herbes Rouges* à la *NBJ*, le passage se fait sans effort puisque les uns animent et publient leurs textes dans un même désir de briser les certitudes. Depuis 1972, toutefois, les *Herbes Rouges* a délaissé le collectif pour devenir le recueil d'un auteur, et la *Nouvelle Barre du Jour* s'est mise à publier des numéros thématiques (des titres : la complicité, les restes de table, la femme et la ville, ...) et à travailler dans l'édi-



tion. Elle a organisé des colloques sur la nouvelle écriture, sur Nicole Brossard et sur la modernité. Mais un danger guette ces écritures qui veulent tout bousculer, surtout quand elles circulent aussi facilement dans les revues, c'est que le désir de changement se fasse discours et qu'il ne soit plus qu'affirmation d'un désir de désir de changement, bref qu'il dégénère en idéologie destinée à se « maintenir au pouvoir » ou à être bien vu par lui. C'est là toute la limite de certains textes publiés, entre autres à la *NBJ*, de donner l'illusion de la nouveauté alors qu'on est dans le confort d'un discours autorisé, légitimé. Car persiste l'étrange impression que des effets de mimétisme travaille sournoisement à l'intérieur de certaines pratiques, que certains mots ou thèmes sont devenus des mots de passe, pour ne pas dire des mots d'ordre, qu'il suffit « d'emprunter » pour être du nombre, qu'ils servent même à classer : les in et les out. Les querelles récentes qui ont opposé des factions autour de la notion de texte et de celle de modernité sont assez éloquents d'un malaise. Et puis le colloque « en vase clos » sur la modernité (la *NBJ* s'est même donné le copyright) dit une fatigue, une difficulté de se renouveler.

Fondée en 1976 au moment où chaque génération travaillait dans son coin, *Estuaire* s'est voulue comme « un carrefour des poètes », « une avancée en littérature » où pourraient se retrouver toutes les générations qui écrivent et publient. À cette époque, la revue publie des



poètes non encore publiés par les *Herbes Rouges* et la *Nouvelle Barre du Jour*. Aujourd'hui, elle s'ouvre autant aux écritures et aux paroles de Gaston Miron, Roland Giguère et Alphonse Piché qu'à celles de Pierre Nepveu, Michel Leclerc, Denise Desautels, André Roy et Claude Beausoleil. Le neuf y est présent à côté de la mode, et l'annonce parfois.

Il est probable que par cette attitude d'accueil, *Estuaire*, sans s'en douter, préparait dans son projet initial l'actuelle circulation des auteurs et des textes. Aujourd'hui, on n'appartient plus tellement à une revue. Claude Beausoleil peut aussi bien publier à *Estuaire* qu'à la *NBJ*, à l'*APLF* et à *Lèvres urbaines*.

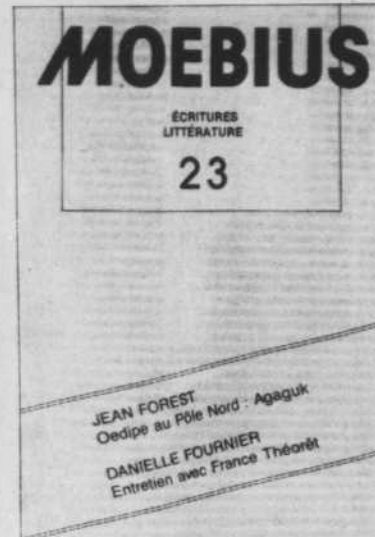
Mais ce n'est pas vrai pour tous, et Claude Beausoleil n'aurait pas le goût de publier à *Liberté*. Et ce qui surprend devant ce phénomène, c'est que de nouveaux lieux s'ajoutent. Par exemple, *Lèvres urbaines* (fondée en 1983) tenait à ajouter des styles et des atmosphères prises entre le corps et la ville. On y lit « des fictions d'ambiance tramées au détour d'un lieu, d'une sensation, d'une image ». On sent qu'il s'agitait peut-être pour Claude Beausoleil et Michael Delisle de combler un vide laissé après la disparition d'*Hobo/Québec* et de *CulQ*.

Il y a par ailleurs d'autres types de revues qui seraient comme des prolongements des ateliers de création. Là, comme l'écrit Claudine Bertrand dans sa présentation d'*Arcade*, devenue avec le dernier numéro « un lieu d'écriture au féminin », il s'agit toujours — c'est le projet et l'utopie



— de « favoriser un rendez-vous avec soi-même », de conquérir sa langue, de faire en sorte que des paroles ne soient pas passées sous silence, « faire cesser la conception élitiste de l'écriture, réservée à une minorité élue et briser le monopole du langage ». Même s'il elle parlait plus spécifiquement d'écriture des femmes et des ateliers qu'elle anime pour en favoriser l'émergence, Claudine Bertrand voulait évoquer le travail de sa revue, de certaines revues, qui sont là pour témoigner d'une pratique d'écriture. Le neuf n'y est évidemment pas assuré. On veut comme se libérer d'un terrorisme intellectuel. On ose écrire même si Yolande Villemaire, Anne-Marie Alonzo et Lucien Francoeur le font avec « compétence ». À *Moebius*, par exemple, on se méfie du « formalisme obscur », on cherche à communiquer avec « le public qui prend encore plaisir et à se laisser captiver ». Des noms s'agitent un peu plus familiers, mais pas tellement du côté des *Herbes Rouges*, de la *NBJ*, même pas du côté d'*Estuaire* ou de l'*APLF* : Patrick Coppens, Pierre DesRuisseaux, Robert Giroux. On y publie des textes dramatiques ou narratifs, parfois même des poèmes « inspirés », comme ceux de Jean-Marc Fréchette. Cela montre qu'à côté des grands courants il y a toute une écriture qui se fait parce qu'on a simplement le goût de risquer sa voix. Le plus jeune côtoie le plus expérimenté, le moins informé est tout proche de celui qui l'est un peu mieux.

Que retient de ce trop rapide déplacement ? La revue se présente



certaines comme une manière de sentir le monde autour de soi, comme une façon de (le) discuter, de voir des présences se mouvoir autour d'une fête commune qui serait celle de la pensée et de l'émotion. Autant pour celui/celle qui lit que pour celui/celle qui écrit dans une revue, la revue est un lieu où découvrir des miettes d'existence qui rejoignent et différencient. On lit/écrit pour reconnaître son temps d'écriture ou pour s'en éloigner. L'écrivain-e reçoit des échos immédiats d'un travail en train de se faire. Puisqu'il/elle n'est plus seul-e avec son texte, il/elle prend part à « une littérature qui se fait », à une émotion qui se pense et s'inscrit dans la nuance et les chocs du présent. Il/elle participe avec d'autres au Grand Livre qu'une époque s'écrit. Il/elle témoigne d'une culture de l'immédiat au sens où l'entend Lise Gauvin, l'une des principales animatrices de la revue *Possibles*, revue qui articule la question nationale à celle d'un projet global de société fondé sur l'autogestion, qui cherche à interpeller la culture qui se vit et s'invente dans le quotidien. « Culture de l'immédiat en ce qu'elle privilégie l'événementiel, le quotidien, le pacte. En ce qu'elle refuse le définitif et le fixe et revendique l'éphémère comme garant du jeu. En ce qu'elle participe, au Québec et ailleurs, de la difficulté de voir plus loin qu'hier et aujourd'hui. En ce qu'elle nie toute étiquette et même celle de post-modernisme qui repose sur — et suppose — une historicité » (*Possibles*, vol. 8, no 3, print. 84, 1984/Créer au Québec).

Cinéma et musique au rendez-vous

Dans le cadre de *Les revues s'affichent*, les revues *Aria* et *Sonances* vous invitent à assister au récital donné par Bruno Laplante, baryton et Brigitte Toulon, soprano, accompagnés par le pianiste Marc Durand, mercredi le 6 février, à 20 heures, à la Maison de la Culture du Plateau-Mont-Royal, située au 465 de l'avenue Mont-Royal est. L'entrée est libre (vous devez vous procurer des laissez-passer avant le spectacle, ceux-ci sont disponibles à la Maison de la Culture).

Montréal est reconnue pour être une ville bien orchestrée ; elle compte de nombreux mélomanes amoureux d'opéra, de musique classique ou contemporaine. Les revues *Aria* et *Sonances* espèrent vous enchanter avec les mélodies d'Ernest Chausson, Henri Duparc, Gabriel Fauré, Charles Gounod, Reynaldo Hahn, Francis Poulenc et Camille Saint-Saëns, interprétées par Bruno Laplante et Brigitte Toulon.

Dans le cadre de *Les revues s'affichent*, les revues *Copie Zéro* et *Séquences* présentent deux projections cinématographiques exclusives, jeudi le 7 février, à la Cinéma-thèque québécoise, située au 315 boul. de Maisonneuve est. La première séance est à 18 h 35 (*Au pays de Zom*) et la seconde représentation à 20 h 35 (*Perceval le Gallois*). L'entrée est de deux dollars par séance.

La revue *Copie Zéro*, consacrée entièrement au cinéma québécois, considère le film de Gilles Groulx *Au pays de Zom* comme étant un apport important pour notre cinéma même s'il n'a pas retenu l'attention du public et des grandes salles commerciales.

Du contemporain, nous allons vers le Moyen Âge roman avec le film d'Eric Rohmer *Perceval le Gallois*, un choix de la revue *Séquences*. Eric Rohmer a déjoué la critique en présentant sa vision du *Perceval* ; cette différence de perception fait tout l'intérêt du film.

LIBERTÉ

REVUE LITTÉRAIRE DE CRÉATION ET DE CRITIQUE

inédits d'auteurs québécois et étrangers
numéros thématiques
chroniques, lectures
interventions critiques

la revue littéraire la plus lue au Québec

Comité de rédaction: André Belleau, Jacques Folch-Ribas, Jacques Godbout, François Hébert, René Lapierre, Jean Larose, Robert Melançon, Lise Noël, Fernand Ouellette, François Ricard (directeur), Yvon Rivard (secrétaire de rédaction), Suzanne Robert, Danielle Trudeau

Numéros récents

154 (août 1984): PUNK: RESPLENDIR DU DÉSASTRE
155 (octobre 1984): RAYMOND ABELLIO
156 (décembre 1984): LES CANADIENS SOUFFRENT-ILS DE NAÏVETÉ POLITIQUE?
157 (février 1985): L'ORIENT DE L'ESPRIT

Numéros à venir

L'UNIVERSITÉ
LE TOUR DU QUÉBEC PAR DEUX ENFANTS
DIEU

LIBERTÉ paraît six fois l'an.

L'exemplaire: 5\$

L'abonnement: 15\$

Retourner ce coupon à:

LIBERTÉ
C.P. 399, SUCC. OUTREMONT
MONTRÉAL, QUÉBEC H2V 4N3

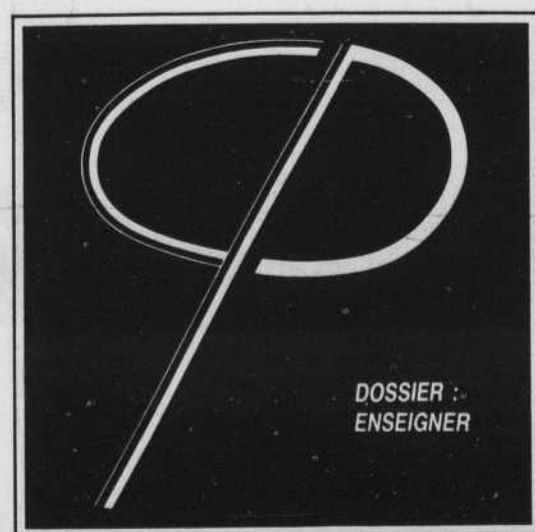
☐ Ci-joints 15\$ pour un abonnement d'un an à LIBERTÉ.
☐ Je désire recevoir un catalogue 1959-1984 de LIBERTÉ.

NOM

Adresse

Code Postal

CONJONCTURE

DOSSIER :
ENSEIGNER

conjoncture politique au québec

Abonnements: 2 no/an Étu, \$14, Rég, \$18, Inst, \$30.

Pour soutenir les questionnements novateurs dans la vie politique et intellectuelle
UN REGARD POLITIQUE SUR LES
TRANSFORMATIONS DU CHAMP SOCIAL

ÉDITIONS
SAINT MARTIN

10.00\$

les herbes rouges

Jean-Marc Desgent
O COMME
AGRESSION 118

Rosie Harvey
C'EST D'Y PRENDRE
QUELQU'INTÉRÊT
QUI L'AGITE 119

Robert Gurik
SPIRALES 120-121

Guy Moineau
AUCUNE INTENTION
DE BONHEUR 122

André Beaudet
Nicole Bédard
François Charron
Jean-Marc Desgent
Carole Massé
QUI A PEUR
DE L'ÉCRIVAIN? 123-124

France Théoret
INTÉRIEURS 125

André Roy
NUITS 126

Carole Massé
L'AUTRE 127



ABONNEMENT: 10 NUMÉROS/20\$
CI-JOINT: ☐ CHÉQUE ☐ MANDAT POSTAL

les herbes rouges

C.P. 81, BUREAU E, MONTRÉAL H2T 3A5

NOM

ADRESSE

CODE POSTAL

La distribution: comme une bouteille à la mer...

CAROLE BEAULIEU

VOTRE dépanneur du coin ne les vend probablement pas. Pas plus que votre librairie d'ailleurs à moins qu'il ne soit « un bon, un vrai ».

Avec un peu de chance vous les découvrirez par hasard ensevelies sous une pile d'*Allô Police* ou tombées derrière un rayon.

Au total, à peine quelque 200 libraires et tabagistes québécois offrent à leurs clients les « périodiques culturels à petit et moyen tirage du Québec », ces « creusets de société » comme les appellent, le directeur de l'une de leurs maisons de distribution, M. Pascal Assatsian.

Aucun camion affichant leurs couleurs ne sillonnent les rues de Montréal. Mais bien qu'on ne trouve pas *Le cahier de recherche sociologique* chez le dépanneur du coin, tout ne va pas si mal pour les revues culturelles à petit et moyen tirage. Leur réseau de distribution s'est tout de même amélioré au cours des dernières années, leur attirant un peu plus la faveur des libraires.

La création en 1980 de Diffusion Parallèle, une société de distribution gérée par des éditeurs de revues, a libéré les éditeurs de la tâche fastidieuse « de faire le tour des librairies avec leur petit paquet de revues sous le bras ». Cela les a aussi soulagés du cauchemar d'essayer d'être distribués par un « gros » qui exigeait 1000 ou 2000 copies pour une revue de poésie qui ne vendait que 50 ou 100 exemplaires.

Mais ceci ne signifie pas que tout va pour le mieux au pays de la distribution de ces « revues-lieux d'expérimentation » qui parlent théâtre, arts visuels, recherche, poésie.

La Distribution « sur mesure », comme tente de le faire Diffusion Parallèle, coûte en effet plutôt cher et perd de son efficacité lorsqu'elle n'est pas doublée d'une solide preuve avec un trop grand nombre de numéros invendus.

Il s'agit donc de suivre méticuleusement le rendement des points de vente, de bien connaître le marché et d'ajuster la distribution.

« Trois quarts des ventes et des points de vente sont à Montréal et Québec, rappelle Pascal Assatsian. En région c'est souvent une librairie par centre de population qui concentre tout le côté culturel: Au Bouqui-

Promotion déficiente, irrégularité de la publication, telles sont quelques-uns des obstacles que les distributeurs de périodiques québécois rencontrent encore dans leur bataille pour — sinon mettre les périodiques québécois « sur la carte » — du moins les mettre sur les tablettes des libraires.

« Le libraire qui n'a jamais entendu parler d'une revue hésitera à la mettre sur ses rayons, surtout s'il ne la reçoit pas à une fréquence régulière », précise Pascal Assatsian qui voudrait bien voir le gouvernement québécois offrir aux libraires un stock des meilleurs périodiques des deux dernières années, « histoire de faire connaître les revues et de susciter, peut-être, l'achat des nouveautés ».

La vente en kiosques et en librairie est en effet « l'avant-garde vitale » de l'industrie québécoise du magazine culturel à petit et moyen tirage.

Chaque numéro vendu en kiosques agit comme une « tête chercheuse », explique Pascal Assatsian, une tête-chercheuse qui pourrait transformer un « lecteur occasionnel » en un « lecteur abonné ».

« Et tout le monde sait qu'un périodique culturel ne peut compter que sur ses abonnements pour atteindre la rentabilité ».

De là l'importance, commente Assatsian, dont l'entreprise distribue depuis un peu plus de quatre ans six périodiques québécois, de mettre la revue en vitrine là où elle a le plus de chance de tomber sous les yeux d'un éventuel lecteur, même s'il faut, comme le fait Parallèle, sortir des sentiers battus, et distribuer dans les galeries d'art ou les musées.

Les diffuseurs conviennent que cette « non présence partout » constitue un filtre de ralentissement, mais soutiennent qu'il n'existe pas de réponse parfaite au problème, les revues ne pouvant pas se permettre de risquer trop gros et d'être aux prises avec un trop grand nombre de numéros invendus.

Il s'agit donc de suivre méticuleusement le rendement des points de vente, de bien connaître le marché et d'ajuster la distribution.

« Trois quarts des ventes et des points de vente sont à Montréal et Québec, rappelle Pascal Assatsian. En région c'est souvent une librairie par centre de population qui concentre tout le côté culturel: Au Bouqui-



Jean Lemoyne, de Diffusion Parallèle.

Photo Jacques Grenier

niste à Chicoutimi, la Librairie Blais à Rimouski etc.»

« La distribution, quand on y pense, c'est la tâche la plus simple dans la production d'une revue. En pratique, c'est souvent la plus compliquée », soupire Jean Lemoyne, directeur de Diffusion Parallèle.

Avec sa trentaine de revues clientes et quelques 200 points de vente à travers le Québec, Diffusion Parallèle, le plus important diffuseur de revues culturelles à petit et moyen tirage, tire encore plus de 40% de ses revenus de subventions gouvernementales: \$30,000 du Conseil des Arts, \$20,000 du ministère des Affaires culturelles.

« Pour augmenter nos profits de \$1,000, il nous faudrait augmenter nos ventes de \$10,000. c'est impensable dans le cadre actuel du marché québécois ».

Après la fermeture du *Temps Fou* et le départ du magazine d'actualité féministe, *La Vie en Rose*, ses deux revues à plus fort tirage, Diffusion Parallèle a dû donner un sérieux coup de barre, il y a un an et demi, pour assainir sa situation financière.

Afin de réduire ses coûts d'opération, la société a cédé à contrat à un diffuseur de livres, Diffusion Prologue, tout le travail de manutention.

Du dollar que le consommateur débourse pour acheter une revue, à peine dix sous iront à Diffusion Parallèle, contre 50 à l'éditeur, 20 au libraire et 20 à Diffusion Prologue.

La diffusion serait-elle, comme le laisse entendre Jean Lemoyne, condamnée à la dépendance des subventions?

L'idée ne semble pas inquiéter le ministère des Affaires culturelles dont la direction générale de la promotion et de la commercialisation

soutient « qu'il est bien logique de subventionner la diffusion puisqu'on subventionne la production ».

Toutefois selon Pascal Assatsian, dont la société distribue des éditeurs de livres français et québécois dans quelque 600 points de vente au Québec, la distribution est un service qui devrait faire ses frais, en équilibrant son côté commercial et culturel.

Chez Dimedia, les revues culturelles, (*Estuaire*, la *Barre Du Jour*, *Liberté*, *Critères*, *Nuit Blanche* et *Possibles*) — qui sont distribués en moyenne dans 200 points de vente — ne représentent d'ailleurs qu'à peine 1% des revenus.

« On les distribue parce qu'on y croit. Ces revues ont un poids et une influence bien supérieurs à leur chiffre d'affaires ».

En dépit de la dépendance financière de Diffusion Parallèle, il est impensable, selon Jean Lemoyne, de retourner en arrière, à l'époque où chaque éditeur devait passer chez le libraire avec son paquet de revues.

« Pour le libraire, de voir une trentaine de distributeurs différents c'est plutôt embêtant, pour ne pas dire plus », soutient Lemoyne dont la majorité des revues clientes, sont imprimées à 50 ou 400 copies et affichent un prix oscillant entre \$2 et \$10 l'exemplaire.

Le grand rêve de Jean Lemoyne? Des subventions assurées, des présents « Parallèle », adaptés aux formats divers de ses revues qui pourraient être remis aux libraires et aux tabagistes, des revues qui auraient le temps et l'énergie de faire une bonne promotion et des libraires qui deviendraient des fans de *Moebus*, *Parachute* ou des *Cahiers d'étude freudiennes*.

On peut bien rêver, non?

Nouvelles brèves

Débat: « Femme et artiste »

La vie en rose et la revue *Possibles*, dans le cadre de *Les revues s'affichent*, vous invitent à débattre du sujet « Femme et artiste », mercredi 6 février, à 17 heures, à la Galerie UQAM, Pavillon Judith Jasmin, Local J-R120.

Cette table ronde, composée d'une comédienne, d'une artiste en arts visuels, d'une écrivaine et

d'une cinéaste, vise à faire une mise au point concernant les conditions actuelles reliées à la création.

Participeront à cette table ronde: Madeleine Gagnon, Francine Pelletier, Pol Pelletier et Hélène Roy.

Rose-Marie Arbour, historienne d'art et rédactrice à la revue *Possibles* et Francine Couture animeront le débat.

Pour en savoir plus sur la vivacité des cultures actuelles

dérives 46



dérives 44-45



dérives 43



dérives

revue interculturelle et multidisciplinaire fondée en 1975

l'abonnement: 4 numéros • individu, 16 \$ • institution, 25 \$

le no simple: 6 \$ • le no double: 12 \$ • la collection complète: 125 \$

Dérives: une revue à l'écoute des voix de la modernité

Veuillez m'expédier:

- ☐ Le(s) numéro(s) suivant(s).....
☐ Un abonnement d'un an à partir du no.....
☐ Une collection complète: nos 1 à 50
☐ Ci-joint chèque ou mandat à l'ordre de Dérives au montant de \$
☐ Facturez-moi, je m'engage à payer sur réception

Nom:.....

Adresse:.....

Tél:.....

Date:..... Signature:.....

DÉRIVES: C.P. 398 SUCC. M, MONTRÉAL, QUÉBEC H1V 3M5

VOUS ÊTES TÉLÉPHILE ?
TÉLÉPHAGE ?

VOUS NE SAVEZ PAS CE QUE ÇA VEUT DIRE,
MAIS EN TOUT CAS
VOUS REGARDEZ LA TÉLÉVISION ?

ALORS VOUS ADOREREZ
CROC
ET SON SPÉCIAL
TV-HEBDRÔLE



CROC LE MAGAZINE
QU'ON RIT !

LE MAGAZINE OVO

AGENDA 1985

PHOTOGRAPHIES
EXPOSITION

SEMAINE DU
PÉRIODIQUE

UQAM

Si vous voulez

LIRE
les paroles des artistes
VOIR
la recherche actuelle
ÊTRE
au courant des expositions

a r
Cahiers
Cahiers
3,50 \$
des arts visuels au Québec

La revue
Cahiers
Début mars,
sortie du No. 25
sur

“La mémoire,
trace”

Cahiers est une revue
dirigée et rédigée
par les artistes eux-mêmes
Secrétariat
420 est, rue Ontario
Montréal, H2L 1N6
Tél. 849-1827

PÉRIODIQUES DES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ÉTUDES FRANÇAISES

Relire Saint-Denis
Garneau

Vol. 20, n° 3, hiver 1984

Sous la direction de
Benoît Lacroix
et Robert Melançon

120 p. 7\$

ABONNEMENT ANNUEL 1985

Individus :
Canada 13\$
Pays étrangers 16\$
Institutions 26\$
Tous les pays 26\$
Le numéro 7\$

CRIMINOLOGIE

Histoire du contrôle
social

Vol. 17, n° 3

Sous la direction de
Pierre Landreville
et Jean Trépanier

140 p. 7,50\$

ABONNEMENT ANNUEL 1985

Individus :
Canada 12\$
Pays étrangers 14\$
Institutions 24\$
Tous les pays 24\$
Le numéro 7,50\$

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET
QUATÉNAIRE

ABONNEMENT ANNUEL
1985

Individus :
Canada 20\$
Pays étrangers 25\$
Institutions 60\$
Le numéro 10\$

le livre

universitaire

LES PRESSES C.P. 6128, Succ. «A»
DE L'UNIVERSITÉ Canada H3C 3J7
DE MONTRÉAL Tél. (514) 343-6321-25

SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉS

Sociétés
et vieillissement

Vol. 16, n° 2

Sous la direction de
Jacqueline C. Massé
et Marie-Marthe T. Brault

150 p. 9,50\$

ABONNEMENT ANNUEL 1985

Individus :
Canada 14\$
Pays étrangers 17\$
Institutions 28\$
Le numéro 9,50\$

META

JOURNAL DES TRADUCTEURS
TRANSLATORS' JOURNAL

Cerveau, langage
et traduction

Sous la direction de
Jean-Luc Nespoulous

Vol. 29, n° 1

112 p. 5\$

ABONNEMENT ANNUEL 1985

Individus :
Canada 18\$
Pays étrangers 22\$
Institutions 36\$
Tous les pays 36\$
Le numéro 5\$

LES REVUES S'AFFICHENT

Les dilemmes économiques d'un périodique culturel

FRANÇOIS COLBERT

Professeur à l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal

Le secteur du périodique, incluant les revues culturelles, fait partie d'une industrie plus vaste, celle des loisirs. Certains consommateurs privilégient le loisir sportif, d'autres le loisir culturel alors qu'un bon nombre s'intéressent aux deux aspects : d'un point de vue mise en marché et concurrence, on ne peut donc analyser le domaine culturel sans le considérer dans un ensemble plus vaste, le loisir.

L'industrie du loisir a connu une expansion très forte, pour ne pas dire phénoménale, à partir de la fin des années 1960 et pendant la décennie 1970. Plusieurs facteurs ont contribué à cet essor. C'est à partir de cette époque que les enfants du boom des naissances de l'après-guerre ont atteint l'âge de 18 ans à un rythme accéléré, faisant ainsi croître de façon rapide le nombre de consommateurs potentiels de loisirs. Parallèlement, le revenu par famille a aussi connu une augmentation appréciable.

On se retrouve donc avec une clientèle en plus grand nombre mais qui possède aussi les moyens de consommer. Or, cette nouvelle clientèle que constituent les enfants de l'après-guerre devenus adultes jouit en plus d'une scolarisation plus poussée qui l'amène à préférer un type d'activité de loisirs qui se différencie nettement de celui privilégié par les générations précédentes. En effet, tous les sondages montrent que le consommateur scolarisé développe des préférences pour le loisir culturel, que ce soit le théâtre, la musique ou la contemplation d'une oeuvre d'art. Au Québec ce changement dans les goûts de la clientèle s'est manifesté par une prolifération d'organismes culturels : une douzaine de troupes professionnelles de théâtre en 1965, presque 200 en 1980 ; pendant la même période on passe d'une troupe de danse à six, d'une poignée de périodiques culturels à plus de 40.

Cependant, l'offre de produits de loisir a augmenté plus vite que l'expansion du marché. Ce phénomène a donc provoqué une fragmentation du marché. C'est ainsi que pour survivre l'offreur d'un nouveau service doit identifier un créneau dont les besoins pourraient être mieux satisfaits par un produit de loisir fait sur mesure. Cette segmentation du marché effectuée par les nouveaux arrivants force les compagnies existantes à employer la même stratégie. Dès lors, on assiste à une fragmentation de plus en plus poussée du marché du loisir et du même coup on se retrouve souvent avec un public-cible réduit en terme de nombre d'acheteurs potentiels. Car si on cerne

mieux les besoins spécifiques d'un type précis de consommateurs, on doit nécessairement exclure tous ceux dont les attentes diffèrent. Un observateur averti constatera que sur le marché du loisir les produits offerts sont de plus en plus spécialisés et on trouve de tout pour tous les goûts. Or, c'est une situation qui peut convenir si l'industrie connaît une expansion rapide en terme de croissance de la demande comme cela est arrivé pendant la décennie 1970. Cependant, si cette croissance se stabilise et que, par ailleurs, le nombre de nouveaux concurrents sur le marché continue à augmenter comme c'est le cas actuellement, on assiste alors à une lutte difficile entre les offreurs et malheureusement ce sont les plus forts qui survivent. D'après les chiffres de Statistiques Canada, la demande en loisirs se stabilise ; cette situation peut s'expliquer du fait que la population cesse de croître au rythme des années 1950 (1 % vs 2,6 %) et que le revenu des particuliers plafonne dans un contexte économique difficile.

Le secteur du périodique culturel doit composer avec ces phénomènes. Il a été victime de la fragmentation du marché et il s'adresse souvent à un public-cible restreint. En fait, une revue culturelle doit faire face, à la fois, à la fragmentation du loisir culturel et, à la fois, à celle plus spécifique du marché du périodique. Sur une base plus large, la revue culturelle subit la concurrence des autres formes de produits culturels et de produits de loisirs car c'est souvent la même personne qui consomme du sport, du voyage et de l'art. Les sondages CROP (3) de 1979 et 1983 confirment cet énoncé à tout le moins pour ce qui est des revues et magazines. En effet, on y découvre que 71 % des gens situés dans la catégorie la plus scolarisée (16 ans et +) lisent régulièrement ce type de publications contre 36 % dans la catégorie la moins scolarisée (8 à 11 ans). On y constate aussi que ce sont chez les gens les plus scolarisés où l'on trouve la plus forte proportion de lecteurs dans huit catégories de revues sur 10. Les deux domaines où la catégorie la moins scolarisée domine sont : l'intimité, personne, famille et « religion ».

L'industrie du magazine en général a connu une forte expansion et on a vu apparaître depuis une dizaine d'années un nombre assez considérable de revues spécialisées mais il semble que la fragmentation du marché ne soit pas terminée si l'on en croit M. Jean Paré, directeur général de la revue *Actualité* (4) ; selon lui, la tendance dans le secteur du magazine commercial (par opposition à culturel, si opposition il y a) va vers une spécialisation des produits et des publics ; c'est donc dire que le périodique culturel fait partie d'un secteur où la concurrence continuera à s'intensifier.

D'un autre côté, les périodiques culturels se sont donnés des missions qui impliquent des publics-cibles fort restreints. On pourrait presque parler d'ultra-spécialisation dans ce cas où un nombre fort peu nombreux de consommateurs sont finalement susceptibles de s'intéresser à des produits aussi spécifiques. Le même sondage CROP indique qu'en 1983 seulement 7 % des répondants déclaraient lire assez et très souvent des revues de la catégorie « culture, société » et 1 % de celle intitulée « artisanat, art et littérature ». Remarquons toutefois que pour la première catégorie, il s'agit d'une augmentation appréciable par rapport à 1979 où seulement 2 % de la population lisaient ce type de périodiques. Cette logique amène inévitablement le périodique culturel vers des difficultés financières que connaissent d'ailleurs tous ces organismes.

En fait, la publication des quelque 40 revues culturelles du Québec tient de l'héroïsme pur dans bien des cas. À cause d'un tirage limité, elles ne peuvent compter sur des revenus de ventes suffisants pour se payer une équipe de rédacteurs et déboursent tous les autres frais incidents à l'impression d'un périodique ; ce faible tirage ne leur permet pas non plus de compter sur la vente de publicité ; d'ailleurs la politique de l'organisation empêche bien souvent d'avoir recours à ce mode de financement ; une seule autre source de fonds reste donc disponible : celle des subventions gouvernementales. Or, ces dernières n'arrivent pas en quantité suffisante. Le financement doit alors provenir des tâches que les équipes éditoriales acceptent de partager contre une rémunération symbolique ou contre rien du tout parfois ; à cet effet, dans le numéro 31 de la revue *Jeu*, Lorraine Camerlin évalue à sept semaines complètes de bénévolat que chacun des neuf membres de l'équipe consacre à la revue, sans compter que les auteurs des articles doivent se contenter d'une rémunération plus que symbolique.

Quant aux subsides gouvernementaux, chaque périodique subventionné a reçu en moyenne en 1983-84 des octrois de \$10,467 du ministère des Affaires culturelles du Québec et de \$17,957 du Conseil des arts du Canada ; c'est peu lorsque le tirage de la revue n'atteint que

2,000 exemplaires comme c'est le cas pour la majorité d'entre elles. En fait, ce tirage varie de 800 pour le plus faible à 20,000 pour le plus élevé. À titre de comparaison, mentionnons que les magazines commerciaux tirent tous à 35,000 exemplaires et plus ; voici d'ailleurs quelques exemples : (5)

Coup de poigne : entre 35,000 et 55,000
Sel et poivre : 65,000
Décoration Chez Soi : 80,000
L'Actualité : 265,000

Compte tenu des subventions gouvernementales, il faudrait qu'une revue culturelle publiée à environ 40,000 exemplaires pour faire ses frais si on se fie aux chiffres d'un périodique comme *Le Temps Fou* (6) (sans l'apport de revenus publicitaires importants). Or, si les magazines commerciaux arrivent à générer un profit de la vente de leur produit, sans subvention gouvernementale bien sûr et en rémunérant leurs employés, c'est parce qu'ils tirent environ 70 % de leurs revenus en publicité. Les recettes des ventes aux lecteurs ne s'élèvent donc qu'à environ 30 % du budget total. C'est un peu la même situation pour les périodiques culturels car si on additionne les subventions reçues des pouvoirs publics aux coûts non déboursés pour les travailleurs et pigistes, on arrive probablement à environ 70 % du budget total ; ce qu'une revue ne va pas chercher en publicité, elle l'obtient alors en subventions directes des gouvernements et en subventions indirectes de son personnel. Le hic de l'affaire, c'est que compte tenu de son tirage limité elle ne dispose pas d'un budget suffisant pour la promotion et la structure administrative. Les éditeurs de magazines commerciaux peuvent dépenser jusqu'à un million de dollars simplement pour le lancement d'une nouvelle revue.

La situation n'est donc pas rose dans le secteur du périodique culturel et il convient de s'interroger sur les moyens disponibles pour améliorer cette situation. La première solution qui vienne à l'esprit consistera peut-être à exiger une plus grande implication des gouvernements dans le subventionnement de ce secteur. Or, compte tenu des difficultés financières actuelles autant au niveau fédéral que provincial (entendre déficits monstres) et du vent d'inquiétude qui souffle sur les contribuables (lire vent qui fait

élire un gouvernement conservateur à Ottawa), il est peu probable qu'une telle solution soit réaliste à tout le moins à court terme. L'autre solution, car il n'y en a pas des dizaines, repose sur la possibilité d'augmenter le tirage de chacune des revues.

Un loustic pourrait déclarer qu'il est facile d'augmenter le tirage d'une revue, qu'il suffit d'en accroître le nombre de lecteurs. Cela n'est malheureusement pas si simple. Cet accroissement peut se réaliser de deux façons soit par une promotion plus efficace si on croit que le bassin potentiel de lecteurs n'a pas été complètement épuisé, soit par l'élargissement de ce bassin si on croit que tous ceux qui peuvent actuellement être rejoints l'ont été. Le problème de cette dernière solution c'est que pour toucher de nouveaux lecteurs, donc des individus ne faisant pas partie du marché-cible tel que défini par le contenu éditorial actuel, il faut modifier ce contenu éditorial en conséquence, adapter donc la revue pour toucher une clientèle plus importante. Si on a épuisé le bassin de clientèle potentielle ou s'il est impossible d'élargir ce bassin par un changement de la politique éditoriale ou encore si la direction refuse d'effectuer ce changement, alors il ne reste peut-être plus d'autres solutions pour les périodiques culturels que de continuer ainsi à se battre pour l'art jusqu'à épuisement complet des équipes rédactionnelles, car comme je l'ai souligné précédemment la fragmentation du marché dans le domaine des revues en général n'est pas terminée et la concurrence ne pourra que s'accroître encore, ce qui ne facilitera pas les choses dans l'avenir.

1) Colbert, François. « Le prochain défi de la commercialisation des produits culturels », *Questions de culture*, volume 7, 4^e trimestre 1984.

2) Les dépenses moyennes d'une famille canadienne pour les loisirs et la lecture sont passées entre 1972 et 1982 de \$457,30 à \$1,419,30. Exprimées en dollars constants, cette hausse n'atteint que \$1,022,60. Or entre 1978 et 1982, la croissance en dollars constants est à toute fin pratique nulle puisque la dépense était de \$1,015,90 en 1978. (Source : Les dépenses des familles).

3) CROP. *Le comportement des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir au temps 2*, ministère des Affaires culturelles du Québec, juillet 1983.

4) Paré, Jean. « Le Québec est sous-médiatisé », *Les Affaires*, cahier spécial, 15 décembre 1984, page S-25.

5) Piché, Lucie. « Au Québec l'avenir est aux magazines spécialisés... à la condition de bien choisir son créneau », *Les Affaires*, cahier spécial, 15 décembre 1984, page S-24.

6) Dassas, Véronique. « Plus que 35,000 », *Le Temps Fou*, no 31, septembre 1983.

Les Revues s'affichent!

A MONTREAL DU 5 AU 8 FEVRIER 1985

ARCADE • ARIA • CAHIERS
• COPIE ZÉRO • DÉRIVÉS
• 10-5155-20 • ÉCRITURE FRAN
CAISE DANS LE MONDE • ES
TUAIRE • ÉTUDES FRANCAI
SES • ÉTUDES LITTÉRAIRES • HO
LES HERBES ROUGES • HO
INFO • IDÉES ET PRATIQUES
INTERVENTIONS • IMAGINE
DE THÉÂTRE • JEU CAHIERS
COISES • LURELU • LE MAGA
ZINE OVO • MOEBIUS • LA
NOUVELLE BARRE DU JOUR
NUIT BLANCHE • PARACHUTE
POSSIBLES • PROTÉE • RE
CHERCHES AMÉRINDIENNES
AU QUÉBEC • RE-FLEX, MAGA
ZINE DE LA DANSE • RÉSIS
TANCES • SÉQUENCES • SO
LARIS • SONANCES • SPIRA
LE • VIE DES ARTS • LA VIE
EN ROSE • VOIX ET IMAGES •

LES REVUES S'AFFICHENT

Vous vous intéressez aux arts visuels, au cinéma, à la littérature, à la musique, au théâtre. Vous portez un regard critique sur les différentes productions culturelles québécoises. Les revues culturelles vous proposent une semaine d'activités inédites.

L'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPQO), regroupement indépendant de 35 éditeurs et éditrices impliqués dans diverses disciplines artistiques et/ou socio-culturelles, vous suggère une lecture différente des revues : *ArCADE*, *Aria*, *Cahiers*, *Copie Zéro*, *Dérivés*, *10-5155-20*, *Écriture française dans le monde*, *Estuaire*, *Études françaises*, *Études littéraires*, *Herbes rouges*, *Hom-Info*, *Idées et pratiques alternatives*, *Imagine*, *Inter*, *Jeu*, *Cahiers de théâtre*, *Lettrés québécois*, *Lurelu*, *Magazine OVO*, *Moebius*, *La Nouvelle Barre du jour* (nbi), *Nuit blanche*, *Parachute*, *Possibles*, *Protée*, *Recherches amérindiennes au Québec*, *Re-Flex*, *magazine de la danse*, *Résistances*, *Séquences*, *Solaris*, *Sonances*, *Spirale*, *Vie des arts*, *La Vie en rose*, *Voix et Images*.

Du 5 au 8 février 1985

LA FOIRE DES REVUES!

A l'UQAM, local J-240, Pavillon Judith-Jasmin (niveau métro), de 10 h à 18 h.

Vous désirez rencontrer les éditeurs et éditrices de revues culturelles? Le processus de fabrication d'une revue vous intrigue? Vous vous attendez...

Une maquette illustrant toutes les étapes de production d'une revue expose votre oeil aux moindres détails, qui entourent le « A à Z » de l'édition de périodiques. Comment voyez-vous la nouvelle année? Le Magazine OVO expose les oeuvres photographiques qui composent son *Agenda 1985*.

La foire des revues, c'est aussi une occasion unique de profiter de l'imagination des éditeurs et éditrices, qui vous offrent, avec tout abonnement, un cadeau surprise.

Mardi, le 5 février 1985

SOIRÉE LITTÉRAIRE

A la Maison de la Culture du Plateau-Mont-Royal, 465, avenue Mont-Royal est (face au métro Mont-Royal).

Présentée par les revues : *ArCADE*, *Estuaire*, *Herbes rouges*, *Moebius* et la *nbi*.

Sur scène : *Louky Bersianik*, *Claudine Bertrand*, *Louise Blouin*, *Josée Lavoie*, *Bonneville*, *Patricia Lamontagne*, *Claude Beausoleil*, *Denise Desautels*, *Jean Royer*.

François Charron, *Guy Moineau*, *André Roy*, *Fulvio Caccia*, *Danielle Fournier*, *Jacques Renaud*.

La revue *nbi* participe à la mise en scène en créant une performance visuelle continue. Une ouverture au milieu littéraire reflétant la diversité et la vivacité de notre culture.

La poésie qui se fait,
la poésie qui se lit,
la poésie qui se dit.

Heure : 20 h

Entrée : libre (des laissez-passer sont disponibles à la Maison de la Culture du Plateau-Mont-Royal, (514) 872-2266).

Mercredi, le 6 février 1985

DÉBAT : FEMME ET ARTISTE

A la Galerie UQAM, local J-R120, Pavillon Judith-Jasmin.

La Vie en rose et *Possibles* vous invitent à une table ronde à laquelle participeront écrivaines, comédiennes, cinéastes et artistes en arts visuels. Les modèles ont-ils changé? Qu'en est-il de la critique?

Participeront à cette table ronde : *Madeleine Gagnon*, *Francine Pelletier*, *Pat Pelletier*, *Léo Pool* et *Hélène Roy*.

Heure : 17 h

Entrée : libre

La semaine des revues culturelles québécoises. Les revues s'affichent à été rendue possible grâce à l'aide financière du ministère des Affaires culturelles du Québec.

Nous tenons à remercier le Conseil des arts du Canada qui a également contribué au financement de ce projet.

SOIRÉE MUSICALE

A la Maison de la Culture du Plateau-Mont-Royal, 465, avenue Mont-Royal est (face au métro Mont-Royal).

Présentée par les revues : *Aria* et *Sonances*.

Artistes invités :

Bruno Laplante, baryton*Brigitte Toulon*, soprano*Marc Durand*, pianiste

« A Paris, à Londres, à Amsterdam, à Genève, à Madrid, à Lisbonne, j'ai donné des recitals dans les grandes capitales mais je n'ai jamais donné un recital officiel à Montréal. »

Bruno Laplante (*Le Devoir*)

« Brigitte Toulon : a quelque chose d'assuré, de limpide, de délié. »

(Le Quotidien de Paris)

« ... parfaitement rompu à l'art de la scène. Bravo! »

(Le Figaro)

Au programme : des mélodies d'Ernest Chausson, Henri Duparc, Gabriel Fauré, Charles Gounod, Reynaldo Hahn, Francis Poulenc, Camille Saint-Saëns.

Heure : 20 h

Entrée : libre (des laissez-passer sont disponibles à la Maison de la Culture du Plateau-Mont-Royal, (514) 872-2266).

Jeudi, le 7 février 1985

SOIRÉE DE CINÉMA

A la Cinéma-thèque québécoise, 335, boul. de Maisonneuve est (métro Berri-de Montigny).

Présentée par les revues : *Copie Zéro* et *Séquences*.

18 h 35

Au pays de Zom, un film de Gilles Groulx. « C'est peut-être la le film le plus original de Gilles Groulx. Un film unique et atypique. *Au pays de Zom* est en fait un film musical, un film joué et chanté par Joseph Rouleau, le chanteur d'opéra, qui incarne ici un riche homme d'affaires. Une fantaisie ou l'humour, la caricature, l'ironie percent constamment et au la voix d'opéra ne fait que mieux mettre en relief l'ignoble et détestable vanité d'un personnage symbole de tous les princes contrits des temps modernes. »

Richard Gay (*Le Devoir*)

20 h 35

Perceval le Gallois, un film d'Eric Rohmer. « ... c'est le Moyen Âge roman que je veux montrer, pas la dureté, la violence comme on voit dans certains films, mais au contraire la gaieté. Mon Perceval, que joue Fabrice Luchini, sera comme Buster Keaton, un naïf-égaré dans un monde qu'il ne connaît pas, mais qui finalement se sort de toutes les difficultés. »

Eric Rohmer (*France Soir*)

Heure : 18 h 35 et 20 h 35

Entrée : 2 \$ (pour chacune des représentations, billets disponibles le soir même à la Cinéma-thèque québécoise, (514) 842-9763).

Vendredi, le 8 février 1985

SOIRÉE D'IMPROVISATION VISUELLE ET THÉÂTRALE

Aux Foutounes électriques

95^e rue Sainte-Catherine est

Organisée par les revues : *Inter*, *Jeu* et *Parachute*.

Et si on improvisait avec vous?

La revue *Jeu* vous invite à participer au super Quiz des revues, les gagnants et gagnantes se verront attribuer des prix dignes de leur quiddion.

Peut-on être artiste avec un polaroid entre les mains? La revue *Parachute* vous offre l'occasion de faire vos preuves. Un jury décernera des prix qui immortaliseront votre talent.

La revue *Inter*, jouant que la soirée s'annonce fort volatile, choisit d'implémenter le tout avec la célèbre machine à mots, et d'autres interventions punctuelles.

Heure : 19 h

Entrée : libre (514) 845-2774.

Les bureaux de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPQO) sont situés au 815, rue Ontario est, bureau 202, Montréal (Québec) H2L 1P1. Pour tout renseignement, composez le (514) 523-9401.

COMMUNICATION

VOL. 7 N° 1

Abonnements : 3 no par an Ind. 18\$ Étu. 12\$ Inst. 22\$

Revue québécoise des recherches et des pratiques en communication et information

10.00\$

EDITIONS SAINT-MARTIN

magazine littéraire

60 ANS DE URREALISME

STEADMAN LE DIVIN

PUIG ET L'EXIL

LA SAISON DES ALBUMS

ENTRETIEN : CLAUDE OULIER

Le magazine littéraire disponible dès maintenant chez votre librairie

LES REVUES S'AFFICHENT

Une rédactrice prise au piège

LORRAINE CAMERLAIN
Membre de la rédaction de la revue *Jeu*

LES revues culturelles n'ont jamais assez d'argent pour payer ceux et celles qui les font : qui les pensent, qui les écrivent. Elles sont subventionnées, oui, mais le travail rédactionnel (concevoir les sommaires, trouver des collaborateurs; discuter en équipe des textes reçus, des orientations de la revue, des thèmes à aborder, des événements à couvrir; écrire, corriger et parfois récrire des textes; lire et penser; tout faire, quoi, pour que la revue soit ce qu'elle est), ce travail important n'est pas reconnu par les subventionneurs. Et inutile de croire que les périodiques culturels ne pourraient, au Québec, s'autofinancer. Le public lecteur est, en effet, réduit, et le caractère « spécialisé » de la plupart des revues culturelles autant que leur tirage limité restreignent la part possible de publicité « payante ».

Dans le budget des revues culturelles, les subventions et les quelques revenus générés par la vente du produit suffisent tout juste (ou, un beau jour, ne suffisent plus) à produire matériellement la revue et à la vendre. Pourtant, une revue, c'est un produit culturel, et dans la mesure où une société peut songer à vanter son « industrie culturelle », elle devrait, en priorité, rémunérer le travail des producteurs. Quelle industrie subsisterait, en effet, si les travailleurs devaient renoncer à un salaire qui leur est dû, alors même que l'on reconnaît avec de plus en plus d'éclat la qualité de ce qu'ils produisent ? Or, des gens qui croient dur comme fer que les périodiques culturels doivent exister (parce qu'ils croient à la culture québécoise !) acceptent (à l'heure où « la job steady » est devenue mythique et où le temps, partout ailleurs que dans le domaine culturel, c'est de l'argent) de produire bénévolement ces revues, de les soutenir et de les alimenter de leurs énergies et de leur pensée.

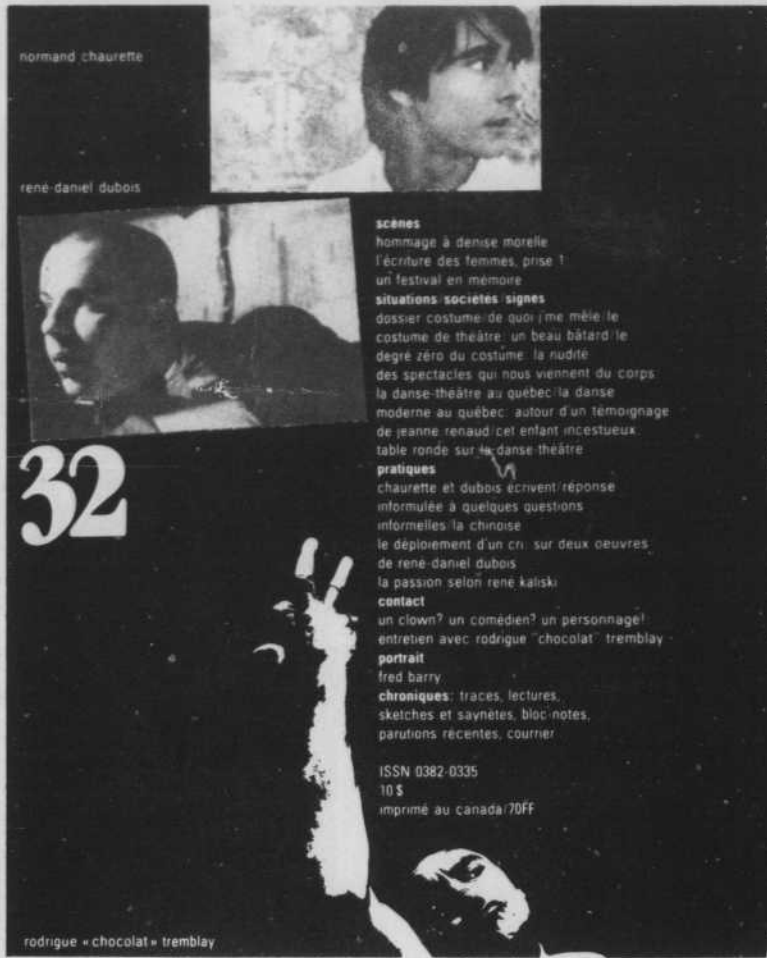
Et tous ces gens-là font ça sans en attendre le moindre salaire (comme si ça allait de soi, comme si toute réclamation était inutile...) Oh, il leur

arrive bien, parfois, de pouvoir s'accorder un petit symbole, une « récompense », par une belle année de vaches grasses, mais, règle générale, le « renoncement » est plus grand que la récompense. Notre paradis culturel en sera-t-il plus beau ? Car je parlais plus, quant à moi, de « paradis » que d'« industrie » (où l'on travaillerait à gagner son salaire plutôt que son ciel !). Notre « belle culture », nous la faisons actuellement « à la sueur de nos fronts », « à la grandeur de notre passion ». C'est pour ça que c'est beau !!! Ber voyons !! Rappelons-nous notre « belle province »... Et la beauté s'admire et s'apprécie. Elle s'apprécie, mais pas en argent, oh ouach !

La culture aurait-elle besoin, comme autrefois la religion, de ses missionnaires, pour survivre et se répandre ? Serions-nous passés, en un demi-siècle au Québec, de l'agriculture au « culturisme » ? Notre société, nos gouvernements, entretiennent-ils, à peu de frais, somme toute, l'expression culturelle comme une « essence nationale » (spécifique), pour alimenter le moulin de la politique sans repenser la culture à la lumière du politique ?

Je ne fais que poser la question, car il m'arrive d'y songer, à m'interroger sur le « hasard » qui fait que je fais ce que je fais (!), mais je n'ai pas de réponse. Je sais, par contre, qu'être rédacteur ou rédactrice dans une revue culturelle, ça paie pas, ça exige une bonne dose de folie, une bonne santé et un petit côté missionnaire horripilant ! Alors, pourquoi rester ? Pourquoi ne pas renoncer (ou défrapper) ? : that is the question ! To be or not to be, culturellement parlant : that is the answer ! Il faut être convaincu de l'importance de ce discours culturel parallèle ou extérieur aux universités : c'est là où il faut avoir la foi. Plus, il faut le croire essentiel. Mais pas à la politique, AU politique : c'est là où il faut « protester », refuser de croire à « la belle pureté », refuser de renoncer à nos salaires pour que d'autres y puissent des bénéfices politiques électoraux ! Il faut y croire assez pour tenir un certain rôle (missionnaire s'il le faut !), pour y risquer gros, y investir beaucoup et y renoncer tout autant.

J'ai idée que, pour se battre, il faut



La revue *Jeu* célébrera bientôt ses dix années d'existence.

être dans les rangs. A la bataille. C'est pourquoi j'y suis et j'y reste. Pour que l'on trouve un sens à cette culture, qu'on détermine collectivement certaines valeurs culturelles et qu'on ose socialement y investir (et en argent ! qu'on se risque à ce nouvel alliage, à cette chimie nouvelle !), autant que dans d'autres valeurs reconnues. Je suis à *Jeu* parce que je veux qu'on parle du théâtre, qu'on pense le théâtre. Et j'accepte, pour cela, un certain missionariat (mais je maugrée tant que je peux et je ne vais pas m'en empêcher), convaincue par ailleurs que le missionariat est passé de mode. Je nage en pleine contradiction, oui, et la situation actuelle me force bien à l'assumer. (De toute façon, je n'en suis pas à une contradiction près : j'ai toujours espéré gagner ma vie et,

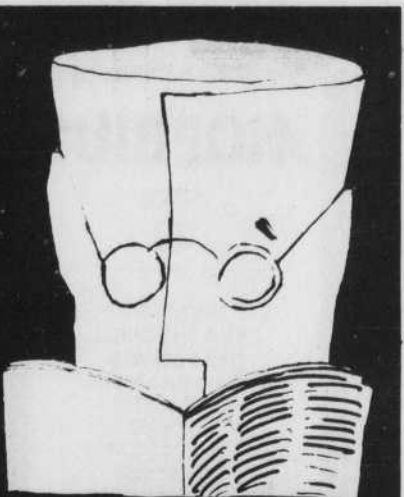
pourtant, j'ai fait des études en lettres !) Le milieu des revues culturelles est assez jeune et les gens qui font les revues, vivants. À *Jeu*, j'aime l'équipe, j'aime l'échange que le travail me permet, tant avec les autres rédacteurs qu'avec certains des collaborateurs. La pensée a besoin de stimulation (la mienne en tout cas !) et sans choc des idées, aucune stimulation n'est possible. Actuellement, les périodiques culturels sont dynamiques et j'y puise; à *Jeu* comme rédactrice, aux autres, comme lectrice.

Mais la situation actuelle des périodiques culturels est piégée, j'en suis bien consciente. À cause du rythme de production des revues, à cause de leur périodicité, justement, et parce qu'il faut gagner notre vie par ailleurs, étant donné que notre

travail de rédacteur n'est pas rémunéré, nous ne trouvons le plus souvent que le temps de penser « au compte-goutte », piégés par la production à laquelle nous tenons tant. Les revues culturelles devraient être un lieu privilégié de nouvelles pensées et de nouveaux regards sur notre réalité québécoise. Elles devraient être le lieu où puissent s'a-

morcer quelques analyses globales. Trop souvent, et cela tient beaucoup au rythme de la production et à l'essoufflement des producteurs, les regards sont brefs, la vision de la réalité est morcelée. Il faudrait « penser plus large », analyser. Mais il faudrait avoir l'argent d'y penser ! Pour enfin sortir d'un cercle culturel par trop vicieux !

les
revues
s'affichent



AGENCE DU LIVRE FRANÇAIS
1246, St-Denis

DIVERMAGS
5193, Côte des Neiges

LIBRAIRIE CLASSIC
Place Longueuil

LIBRAIRIE D'OUTREMONT
1284, Bernard Ouest

LIBRAIRIE DU SCORPION
Centre Laval

LIBRAIRIE FLAMMARION
4380, St-Denis

LIBRAIRIE HERMÈS
1120, Laurier Ouest

LIBRAIRIE L'ENCRIER
1499, Laurier Est

LIBRAIRIE LETTRE SON
1005, Laurier Ouest

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY
5219, Côte des Neiges

MAISON DE LA PRESSE INTERNATIONALE
550, Ste-Catherine Est

MULTIMAGS
1570, de Maisonneuve Ouest

MULTIMAGS
2197, Ste-Catherine Ouest

P. VÉZINA TABACONISTE
4215, St-Denis

TABAGIE PERRAULT
4485, St-Denis

VARIMAG
920, Mont-Royal Est

diffusion
Parallèle inc.

(514) 525-2513



La guerre au jour le jour

La guerre, pourquoi?

La guerre, comment?

La guerre imaginée

Un dossier d'actualité de 317 pages comprenant 21 études.

Ce numéro est disponible chez votre libraire (distributeur: Diffusion Dimedia) et au secrétariat de la revue Critère.

Renseignements

\$7⁷⁵ l'exemplaire

revue
critere

9155, rue Saint-Hubert, Montréal, Québec H2M 1Y8
Tél.: mardi, mercredi, 389-9068



...ET LES FEMMES

Abonnez-vous à POSSIBLES

Ci-joint.....mandat-poste au montant de 15,00\$
pour un abonnement à quatre numéros
à compter du numéro.....

Abonnement institutionnel: 25,00\$
Abonnement de soutien: 25,00\$ Le no: 4,95\$

Revue Possibles, B.P.114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4

Ont collaboré:

Raymonde April
Rose-Marie Arbour
Marcelle Brisson
Anita Caron
Yolande Cohen
Francine Déry
Célyne Fortin
Madeleine Gagnon
Lise Gauvin

Nicole Yergeau

Odette Lafrenière
Francine Lalonde
Francine Larivée
Claire Lejeune
Marlène Longpré
Marquita Riel
Micheline de Sève
Nell Tenhaaf
André Thibault

Le lancement de la revue *Possibles* (hiver 85) intitulée «... et les femmes» aura lieu à la galerie UQAM (angle Ste-Catherine et Berri) le mercredi soir 6 février à 17:00 hres.

À cette occasion une table ronde organisée conjointement par les revues *Possibles* et *La Vie en Rose* réunira sur le thème de la femme-artiste

Madeleine Gagnon, écrivaine

Francine Pelletier, critique

Léa Pool, cinéaste

Hélène Roy, peintre.

Rose-Marie Arbour et Francine Couture animeront la discussion

Bulletin de commande

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Province

Occupation

Revue Possibles, B.P.114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4

Les revues artistiques: une avant-garde trop sage?

STÉPHANE LÉPINE

Chroniqueur aux pages littéraires du DEVOIR

LEUX d'affirmation et de rupture, lieux de recherche et de questionnement, les revues artistiques ont été traditionnellement et sont encore aujourd'hui les témoins privilégiés de l'évolution culturelle. « Lire les revues culturelles, nous dit d'ailleurs l'Association des éditeurs de périodiques culturels, c'est suivre de près l'évolution des milieux artistiques et littéraires, c'est participer aux grands débats qui traversent notre société ». Toutefois, en examinant d'un peu plus près les différentes revues sur la scène, nous pouvons aisément constater à quel point l'esprit de contestation parfois radicale qui y régnait auparavant semble avoir cédé la place à un laxisme pour le moins excessif.

En se diversifiant, en voulant s'ouvrir à des tendances différentes, à des pratiques et des opinions divergentes, nos revues culturelles se sont attardées. La pluridisciplinarité a engendré l'éclectisme, la tolérance stratégique, la rarefaction progressive des réflexions idéologiques.

Il est vrai que le paysage culturel québécois se transforme à une vitesse inouïe. Aussi, pour rendre compte de tous les courants et de toutes les pratiques, les revues ont dû se spécialiser, focaliser leur attention sur des secteurs d'activités bien précis. C'est ainsi que, dans le seul domaine musical, trois revues ont été fondées ces dernières années. La plus vieille, *Aria*, aborde exclusivement le champ de l'art lyrique. On y retrouve des entrevues, des articles, compte-rendus critiques. Les deux autres revues musicales québécoises sont *Tic-Toc-Choc*, consacrée à la musique baroque, et *Sonances*, publiée à Québec, qui, si elle se montre apparemment la moins spécialisée, est celle qui va le plus en profondeur en présentant des dossiers sur la théorie musicale ou l'histoire de la musique, des portraits qui dépassent le niveau anecdotique et des reportages où l'information laisse place à la réflexion et à la critique.

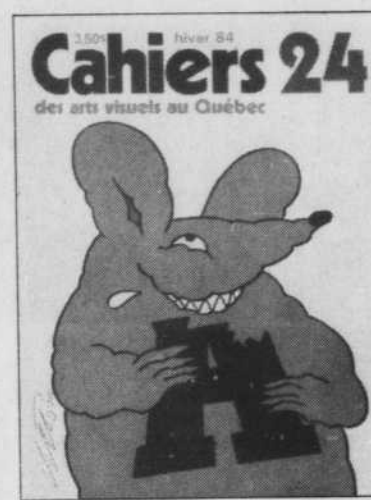
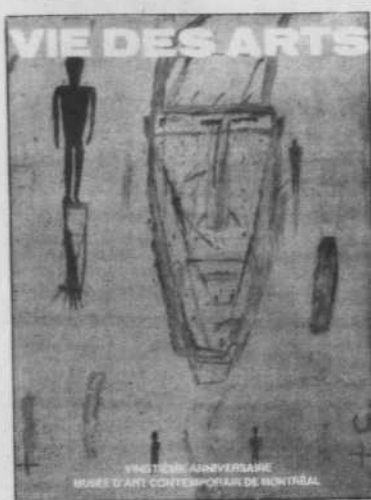
Cette démarche de questionnement, d'interrogation est malheureusement absente de la majorité des revues artistiques québécoises. Occupées à critiquer, souvent très naïvement, ou à informer, les revues ne cherchent pas à affirmer une idéologie spécifique, une prise de position originale, à situer l'objet de leur activité-critique dans l'ensemble des pratiques culturelles significatives. Alors qu'au cours des années soixante, la revue était le lieu de regroupement de praticiens et de théoriciens engagés dans une même recherche, un lieu d'intervention et d'élaboration de nouvelles pensées critiques ou de nouvelles pratiques, elle est devenue un simple organe d'information. En 1965, André Major déclarait : « Nous sommes la contestation de notre époque, la radicale contestation des idées et des systèmes qui meuvent notre histoire ». Vingt ans plus tard, les politiques éditoriales font figure d'exception, la notion de débat semble être périmée et les véritables enjeux que portent

en elles les productions culturelles sont oubliés. Est-il donc vrai que l'avant-garde se situe dans les revues ? C'est une avant-garde bien sage et pour qui la « déconstruction des formes déterminées et exploitées par l'idéologie dominante » (objectif défini dans *Champs d'application en 1974*) importe peu.

Certains domaines artistiques sont plus touchés que d'autres. Le cinéma l'est gravement. Avec *Séquences* et *24 Images*, les cinéphiles n'ont d'autre solution que de se rabattre sur les publications étrangères. *Les cahiers du cinéma* demeurant sans doute la meilleure d'expression française actuellement. Monsieur Léo Bonneville et, d'autre part, les rédacteurs/trices de *24 Images* tentent bien, chacun à leur façon, d'aborder dans leurs pages éditoriales et leurs quelques rares dossiers des questions cruciales relatives aux politiques ou encore aux courants esthétiques. Mais, pour le reste, qu'y trouve-t-on ? Des critiques impressionnistes du style « L'argent, c'est un bon investissement pour tout cinéophile qui accepte de prendre le temps de méditer sur la condition humaine à la manière de Bresson et de son mystère ». Quoique se présentant prétentieusement comme « la première revue indépendante (je souligne) consacrée au cinéma d'ici et d'ailleurs », *Séquences* n'utilise le plus souvent de cette liberté acquise au fil des jours que pour émettre des préceptes moraux et négliger le cinéma indépendant et le nouveau cinéma. Heureusement, *Copie Zéro*, la publication officielle de la Cinémaèque québécoise, relève le niveau de qualité des revues de cinéma d'ici. Consacrée uniquement à notre cinéma, elle constitue une sorte de mémoire vivante : chaque année, deux numéros portent sur des thèmes précis (le premier étant celui des acteurs) ou des cinéastes, les deux autres étant des répertoires complets des films, courts et long métrages, produits au Québec au cours de l'année.

La danse, parent pauvre et négligé, a toujours eu du mal à s'imposer et à occuper la place qui lui revenait. Publié sous l'égide de la Fédération des loisirs-danse du Québec et la responsabilité rédactionnelle de Hélène Milot, *Réflex* s'annonce comme étant un magazine. Toutefois, après seulement quatre années d'existence, il prend une importance grandissante et pourrait, à cause de son contenu, revendiquer à juste titre le nom de revue. Alliant critiques et entrevues, dossiers et réflexions, elle offre une analyse ponctuelle de la production courante et ne cesse de s'ouvrir aux voies nouvelles, libérées du conservatisme et du traditionalisme. Les différents discours critiques qui s'y entrecroisent permettent de dépasser le simple niveau descriptif et les impressions confuses des chroniques de danse habituelles. Les déterminations esthétiques de l'art du mouvement y sont parfois envisagées et la teneur générale des articles favorise des changements de perception véritablement dignes de mention. Une infrastructure administrative plus solide et une meilleure distribution sont à souhaiter, afin que *Réflex* poursuive son travail de réflexion.

Tous les secteurs culturels n'ont



pas le même rayonnement. Les arts visuels, pour leur part, bénéficient d'un traitement de faveur dans les revues québécoises. Artistes et théoriciens de l'art ne partagent peut-être pas cette opinion mais le lecteur



non-spécialisé et le simple amateur peuvent trouver à Montréal un nombre important de publications où la pluriformité et la diversification des orientations et des pratiques sont mises en valeur. De plus, c'est dans les

revues consacrées aux arts visuels que les nouvelles pensées critiques sont appliquées avec le plus d'habileté. En effet, quoique ne s'adressant pas uniquement à un cercle restreint de spécialistes, les revues d'art évitent d'opérer un nivellement par le bas : elles réussissent le plus souvent à conjuguer critique actuelle et lisibilité, fine pointe de la recherche contemporaine et accessibilité.

Si les revues artistiques québécoises semblent le plus souvent préférer l'information brute et objective à la production idéologique, celles qui couvrent le secteur des arts visuels, particulièrement dynamiques, font à cet égard figure d'exception. Démontrant de façon exemplaire qu'il est possible d'allier les fonctions informatives et éditoriales, une revue comme *Parachute*, pour ne nommer qu'elle, interroge la production, dénonce les courants de mode et les idéologies dominantes, laisse place dans ses pages à des savoirs différents, parfois même divergents, qui s'y retrouvent, s'y confrontent, s'enrichissent mutuellement.

Mais elle n'est pas la seule. Outre *Parachute*, la « revue d'art contemporain », notons les *Cahiers des arts visuels au Québec*, dont l'objectif est de « faire connaître au public la viabilité des différentes démarches de création par des écrits d'artistes et de développer une réflexion critique sur la place de l'oeuvre d'art dans la société », *Le Magazine OVO*, qui oeuvre à promouvoir la photographie comme moyen de communication et de changement social, *Vie des Arts*, la plus vieille et la plus diversifiée, *Inter* (autrefois *Intervention*), qui propose un décloisonnement des champs d'activité culturelle et vise à interroger l'ensemble des phénomènes artistiques, et enfin, la dernière née des revues spécialisées en arts visuels, *10-5155-20*, qui allie le contenu et la forme et se présente comme « un porte-folio d'artistes ». Actuellement, dans ces revues, la modernité cesse d'être un concept flou : dotées d'une conscience cri-

tique ancrée dans le présent et l'histoire, elles rendent compte de la multiplicité des concepts et sont attentives aux productions artistiques contemporaines, à leur sens historique, à leurs incidences et à la diversité des points de vue possibles quant à leur analyse.

Les Cahiers de théâtre Jeu, qui célèbrent cette année leurs dix ans d'existence, portent à eux seuls la responsabilité de témoigner de la pratique théâtrale québécoise. Consciemment, *Jeu* se présente comme une revue « polyphonique » où aucune ligne de conduite stricte n'est respectée. Tous les discours s'y rencontrent : l'essai théorique et l'analyse de type universitaire, la critique impressionniste ou alors résolument sémiotique. Grâce à ses numéros spéciaux, à ses dossiers fouillés, à ses entretiens et ses diverses chroniques, *Jeu* constitue une bible de référence pour les amateurs de théâtre. Toutefois, cette position d'unique représentant du monde du théâtre et le désir que la rédaction réaffirme sans cesse « de confronter à l'intérieur de (ces) cahiers, le plus grand nombre de pratiques et de théories » font que la revue ne peut s'appuyer sur une réflexion idéologique précise. Elle fait un excellent travail, ouvert, perméable à toutes les esthétiques mais, comme la majorité des revues artistiques québécoises, observe de près les mutations rapides en art actuel avec la neutralité d'un documentaliste.

Le nombre des revues artistiques, leur qualité, le sérieux du travail critique qu'on y effectue le plus souvent permet de croire en la santé de notre production culturelle qui leur assure une matière intéressante et variée. Mais ces revues semblent manquer singulièrement de perspective. Si l'on y trouve un certain niveau de réflexion, rarement a-t-on droit à des prises de position. Si la fonction critique y est assez bien assurée, la fonction idéologique y est presque toujours mise à l'écart.

VOUS VISITEZ UNE LIBRAIRIE
À TOUS LES MOIS?

Il faut vous abonner à

Livre d'ici

Abonnement d'un an: 10 \$
445, Saint-François-Xavier
Montréal H2Y 2T1

relations

JANVIER-FÉVRIER

- Vers le sous-développement du Québec?
- L'Éthiopie au delà des images
- Un miroir: les familles monoparentales
- La fin du catholicisme?
- Québec 1985: virage, virailage?

avec la participation de Bonnie Campbell, Fernand Dumont, Julien Harvey, Thierry Hentsch

MARS

- Retour de la peine de mort?
- La reprise américaine et l'Évangile
- Mao est mort, vive Deng!
- Le congrès du PQ

relations

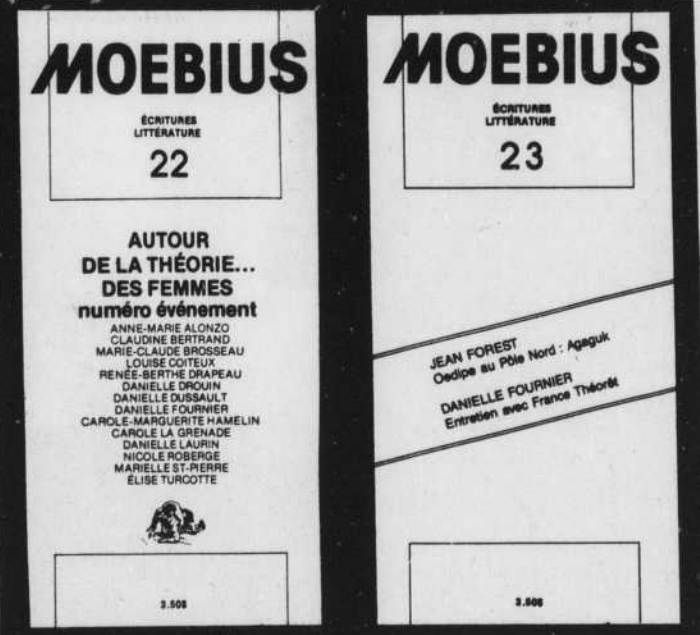
Abonnement (10 numéros): 12,50\$ Le numéro: 1,50\$

8100, boul. St-Laurent
Montréal H2P 2L9
(514) 387-2541

MOEBIUS

ÉCRITURES/LITTÉRATURE

Les éditions Triptyque
C.P. 670, succ. N
Montréal (Québec) H2X 3N4



Abonnement individuel 15 \$ (2 ans 28 \$)
Abonnement institutionnel 20 \$ (2 ans 38 \$)
Étranger 22 \$ (2 ans 40 \$)

Moebius est membre de l'A.E.P.C.Q.
Moebius est distribué par Diffusion parallèle
Moebius est subventionné par le MAC et le CAC
Tél.: 1-514-524-5900
1-819-837-2004

Une soirée littéraire

Dans le cadre de *Les revues s'affichent*, les revues de création littéraire *Arcade*, *Estuaire*, *Les herbes rouges*, *Moebius*, et la *nbj* se présentent sur la même scène mardi le 5 février, à 20 heures, à la Maison de la Culture du Plateau Mont-Royal, située au 465 de l'avenue Mont-Royal est. L'entrée est libre (vous devez vous procurer des laissez-passer avant le spectacle,

ceux-ci sont disponibles à la Maison de la Culture). Les revues de création littéraire sont des lieux qui favorisent l'effervescence d'un imaginaire qui se renouvelle constamment. Gens de plumes et public se trouvent réunis dans l'actualité du texte qui s'écrit, qui se lit.

À l'occasion de l'événement *Les revues s'affichent*, les éditeurs et

les éditrices ont choisi de présenter: Louky Berisianik, Claudine Bertrand, Louise Blouin, Josée Lavoie-Bonneville, Patricia Lamontagne, Claude Beausoleil, Denise Desautels, Jean Royer, Élise Turcotte, François Charron, Guy Moineau, André Roy, Fulvio Caccia, Danielle Fournier, Jacques Renaud.

La *nbj* participe à la mise en scène en créant une performance visuelle continue. Les revues de création littéraire vous convient à une lecture différente du texte.

La soirée d'improvisation visuelle et théâtrale

La semaine *Les revues s'affichent* sera clôturée avec les revues *Inter*, *Jeu*, *cahiers de théâtre* et *Parachute*, vendredi le 8 février, à compter de 19 heures, au chic cabaret *Les fougères électriques*, situé au 97 de la rue Sainte-Catherine est. L'entrée est libre.

Comme cet événement met fin à notre semaine d'activités, la revue *Jeu* vous invite à participer à son « Super Quiz » afin de mesurer vos connaissances acquises en matière de pé-

riodiques culturels. Les gagnants et les gagnantes se verront attribuer des prix dignes de leur érudition... Le « Super Quiz » sera animé par Paul Lefèvre, Marie-Louise Paquette et Michel Vais.

Croyez-vous que l'on puisse être artiste avec un « Polaroid » entre les mains? La revue *Parachute* vous offre l'occasion de faire vos preuves en participant au concours « Polaroid ». Un jury décernera des prix qui immortaliseront votre talent!

ARCADE

REVUE LITTÉRAIRE

(Directrice: Claudine Bertrand)

4903 Coolbrook, Montréal, H3X 2K8

la seule Revue littéraire au féminin.
Aussi un lieu d'atelier d'écriture.

Offrez-vous notre prochain numéro:

RÊVES ET FANTASMES

26 écrivaines, des entrevues avec Léa Pool et Philippe Soupault ainsi que des commentaires de livres de femmes par des femmes d'ici.

(En vente dans toutes les librairies)

SONANCES

REVUE MUSICALE QUÉBÉCOISE

SONANCES est une revue trimestrielle, qui paraît en octobre, janvier, avril et juillet, et dont le premier numéro est paru en octobre 1981.

SONANCES touche tous les aspects de l'activité musicale d'ici et d'ailleurs. On y trouve des articles de fond, des commentaires sur l'actualité musicale, des informations ponctuelles, des recensions de partitions, de disques, de livres sur la musique.

SONANCES est réalisée par une équipe formée de musicologues, d'interprètes, de compositeurs et de mélomanes.

On peut s'abonner à SONANCES au prix de 12\$ par année pour l'Amérique du Nord et de 17\$ pour l'Europe.

«... SONANCES mérite un accueil enthousiaste de la part des mélomanes québécois et des musiciens en général...» (Gilles Potvin, *Le Devoir*, samedi 16 janvier 1982).

COUPON D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à SONANCES. Ci-joint le prix de mon abonnement.

Nom _____

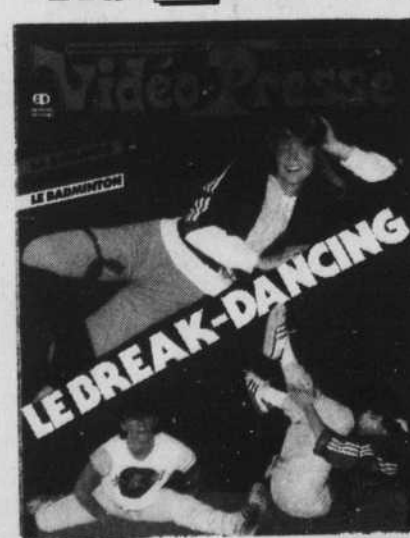
Adresse _____

Code postal _____

SONANCES, 857, ave. du Chanoine-Martin, Sainte-Foy, QUÉBEC G1V 3P6

Vidéo Presse

LA DOYENNE DES REVUES POUR LES JEUNES



Vidéo-Presse est la doyenne des revues pour les jeunes de 9 à 16 ans au Québec: elle paraît depuis mai 1971. C'est tout un exploit et c'est une première au Québec dans l'histoire de la presse écrite pour la jeunesse.

Des années de dur travail ont fait de Vidéo-Presse « une des meilleures revues pour les jeunes, sinon la meilleure », et elle a su se tailler une place de choix dans notre culture.

À chaque mois elle présente 68 pages pleines d'articles très variés sur les sciences, la faune, la flore, l'histoire, la géographie, la littérature, le sport, en plus des bandes dessinées, du bricolage... une véritable mine de renseignements, une documentation riche et substantielle dans un langage accessible aux jeunes.

Même après la lecture d'un seul numéro de Vidéo-Presse on a vite fait de constater jusqu'à quel point la rédaction de la revue garde le souci de donner aux jeunes ce qu'il y a de plus beau et de plus utile et combien elle se préoccupe de la qualité de l'information et de l'écriture.

Vidéo-Presse n'est pas un manuel scolaire, mais il est un outil privilégié de connaissance et de documentation; son sous-titre le dit bien: « Le magazine des jeunes qui vaut une encyclopédie ». Et comme une encyclopédie toujours à date, Vidéo-Presse on ne le jette pas après l'avoir lu, mais on le garde dans la bibliothèque disponible pour toute la famille. Grâce à l'index analytique que la rédaction de la revue prépare à la fin de chaque année, tous les sujets traités peuvent être repérés aisément.

La revue Vidéo-Presse est publiée par les Éditions Paulines, 10 fois par an, de septembre à juin, mais on peut faire débuter l'abonnement dans le mois de son choix; 68 pages toutes en couleurs sur papier glacé; l'abonnement pour 1 an ne coûte que 15\$ (Autres pays: 23\$ par envoi de surface et 33,50\$ par avion). Pour s'abonner, il suffit d'envoyer l'adresse et le règlement à: Vidéo-Presse, 3965 Henri-Bourassa est, Montréal, Qc H1H 1L1. Tél.: 322-7341.

Un exemplaire est expédié gratuitement, et sans aucun engagement, à ceux et celles qui en font la demande. C'est l'occasion de connaître une revue merveilleuse que tous les jeunes désirent recevoir en cadeau pour leurs loisirs et leurs recherches scolaires.

J.P.

LES REVUES S'AFFICHENT

Pour une littérature du fantastique et de la science-fiction

MICHEL LORD
Chroniqueur littéraire
à *Lettrés Québécoises*

LES revues *Solaris* et *Imagine* étaient en 1984, respectivement, leur 10^e et leur 5^e anniversaires de fondation. Elles le faisaient sans tambour ni trompette, peut-être parce que le fantastique (F) et surtout la science-fiction (SF) ne sont pas encore des littératures vraiment légitimées par l'institution littéraire. La persistance de ces revues démontre néanmoins qu'il ne s'agit pas là d'un phénomène superficiel mais que les genres F/SF, qualifiés un peu trop rapidement de paralittéraires, jouent, dans les marges de notre paysage culturel, un rôle très important.

Solaris naît de façon

modeste. Norbert Spehner, son fondateur, s'entoure en 1974 d'un groupe d'étudiants du collège Édouard Montpetit. La revue porte jusqu'en 1979 le nom de *Requiem*, à connotation beaucoup plus fantastique que *Solaris*. Elle a pour objectif premier de servir de point de liaison entre les amateurs de F/SF dispersés à travers le Québec et de les informer sur ce qui se passe dans leur sphère de prédilection. Selon Elisabeth Vonarburg, la présente coordonnatrice et directrice littéraire, Norbert Spehner a accéléré le processus de création sinon d'un fandom (domaine des fans) du moins d'un milieu F/SF au Québec. Il a lancé un truc du genre « bouteille à la mer ». Si l'on en juge par la réussite de l'entreprise, il faut croire que les ama-



teurs n'attendaient que la venue d'une telle revue pour se rassembler. Ce qui est remarquable, aux yeux d'Elisabeth Vonarburg, c'est qu'au Québec, un milieu F/SF s'est condensé comme une nébuleuse, autour d'un noyau, constitué d'abord de *Solaris* et des Congrès annuels Boréal tenus depuis 1979, noyau auquel s'est ajouté *Imagine* en 1979 et, en 1984, *Carfax*, alors qu'au Canada anglais, chose étonnante, il n'y a pas eu de phénomène analogue.

Avec le temps, la formule éditoriale de *Solaris* s'est légèrement modifiée. Surtout depuis l'arrivée d'Elisabeth Vonarburg à la direction littéraire en 1979, la revue cherche à accorder plus d'importance à la création littéraire, le processus de création de la BD étant déjà sur sa lancée grâce au fondateur et, plus tard, grâce à Luc Pomerleau. Après la phase primaire de condensation du milieu F/SF opérée par Norbert Spehner, *Solaris* a effectué ce qu'Elisabeth Vonarburg appelle deux recentrements successifs, en 1979 et en 1983, qui coïncident avec le désir de voir se constituer une relève de jeunes auteurs de F/SF au Québec. La nouvelle directrice mise avant tout sur la formation de nouveaux écrivains qui pourront un jour produire des œuvres de qualité. Son métier d'auteur la place en bonne position pour exécuter ce genre d'activité éditoriale.

D'autre part, selon Claude Janelle, chroniqueur de littérature (F/SF) québécoise depuis 1979 à *Solaris*, la revue colle à l'actualité de par sa formule même qui cherche à couvrir à peu près tous les

champs d'activités du F et de la SF par des recensions dans les domaines aussi divers que les littératures québécoise, européenne et américaine, la BD et le cinéma. L'orientation est toute autre à *Imagine* qui concentre presque uniquement ses efforts sur la création et le discours d'analyse critique non pas tant en fonction de l'actualité mais dans une perspective plus théorique. Les deux revues ont à cœur de publier de la fiction mais Claude Janelle reconnaît qu'*Imagine* a fait paraître depuis deux ou trois ans plus de textes de fictions intéressantes que *Solaris*. Peut-être, ajoute-t-il, est-ce parce qu'*Imagine* accorde la priorité à la création au détriment de la couverture de l'actualité. Il faut tout de même souligner qu'au palmarès de *Solaris* figurent des récits d'Elisabeth Vonarburg, de Daniel Sernine et de Jean-François Somcynsky ainsi que les premiers textes de fiction de Jean-Pierre April et de Michel Béllil, ces deux derniers auteurs étant maintenant membres du comité de rédaction d'*Imagine*.

C'est en 1979, quelque temps après la tenue du premier congrès Boréal, que Jean-Marc Gouanvic fonde la revue *Imagine* avec l'aide d'Esther Rochon et de Clodomir Sauv. Les débuts sont difficiles. Faute de subvention, les cinq premiers numéros doivent être entièrement financés par les fondateurs. C'est pourquoi Michel Béllil qualifie cette période d'héroïque. À partir du numéro 5, les subventions permettent à la revue d'entrer dans sa phase de stabilisation financière et, par conséquent, d'acquiescer une

certaine indépendance dans l'articulation de sa politique éditoriale. En fait, à ses débuts, *Imagine* se modèle un peu au gré des manuscrits qui lui parviennent. La première année est surtout marquée par une oscillation entre deux pratiques littéraires parfois divergentes. D'un côté, on retrouve le souci de l'écriture expérimentale, de l'autre, le désir de pratiquer une fiction plus narrative. En fait, jusqu'au numéro 10, la revue contiendra une certaine part de textes expérimentaux. Mais dès le numéro 6, à la faveur d'un changement d'équipe, il se produit un resserrement de l'orientation générale de la revue. C'est à ce moment, en 1980, que Jean-Pierre April et Michel Béllil s'ajoutent au comité de rédaction. Jean-Marc Gouanvic parle de cette période comme d'une phase d'homogénéisation. Il devait alors s'établir un consensus autour de la notion de fiction narrative, c'est-à-dire d'un type de récit qui privilégie davantage le déroulement d'une action dans un monde imaginaire plutôt que la re-

cherche exclusive de nouveaux modes d'écriture. La science-fiction est une littérature qui est loin d'être exempte de ce type de débats théoriques. Selon Jean-Marc Gouanvic, le but d'une revue comme *Imagine* est essentiellement de promouvoir une science-fiction de qualité et d'abattre des cloisons entre les différentes sphères de l'institution littéraire. Il refuse de se cantonner dans un ghetto car il croit que la science-fiction est en situation d'émergence au Québec. Il est toutefois très conscient que la SF est encore considérée comme une sous-littérature, une littérature d'analphabètes ou d'adolescents attardés.

Par rapport à *Solaris*, avec laquelle les relations ont déjà eu tendance à se dramatiser, le directeur d'*Imagine* souligne qu'il cherche à resserrer sa politique éditoriale plutôt qu'à vouloir couvrir un champ qu'il juge trop vaste pour une seule revue. Il mise sur l'aspect production de textes et sur l'aspect critique. La réflexion théorique ou

analytique sur la science-fiction, sur la bande dessinée et même à l'occasion sur le fantastique préoccupe au premier chef Jean-Marc Gouanvic. En fait, les deux revues paraissent complémentaires. Elles se partagent deux champs assez bien délimités à l'intérieur de la sphère F/SF. *Solaris* se donne surtout pour but d'informer le milieu et de susciter la création en fantastique, en science-fiction et en BD (son format « revue » se prête bien à cet art) tandis qu'*Imagine* propose à ses lecteurs des analyses en profondeur de certaines séries d'œuvres littéraires et graphiques ainsi que, d'une manière quasi exclusive, des récits de science-fiction (son format « livre » véhiculant mieux le texte).

L'arrivée de Catherine Saouter Caya comme rédactrice en

chef d'*Imagine*, en 1983, s'est faite en douceur puisque le fondateur conserve le poste de directeur littéraire de la revue. Depuis cette date également, la politique éditoriale d'*Imagine* comporte un volet strictement critique : deux numéros sur six sont entièrement consacrés à l'analyse de certains aspects de l'imaginaire. Dans le prolongement de la revue, il existe également une formule de publication de type collectif, *Espaces imaginaires*, où le directeur d'*Imagine* et Stéphane Nicot publient des analyses de toute la Francophonie.

Jean-Marc Gouanvic considère que ses objectifs ont été réalisés dans la mesure où il a diffusé des textes d'auteurs qui pratiquaient déjà la science-fiction, aidé de nouveaux écrivains à émerger dans le domaine de la science-fic-

tion québécoise et amené certains auteurs à pratiquer davantage l'esthétique SF. Il pense entre autres à des noms comme Esther Rochon, Agnès Guitard, Jean-François Somcynsky, François Barcelo et, plus particulièrement, à Jean-Pierre April qui, sans avoir connu encore le succès escompté, est en voie de s'imposer comme un des meilleurs écrivains de SF au Québec. En six ans, la revue a atteint, selon lui, son épanouissement. Elle a même ses entrées sur le marché français. Le responsable des abonnements, Michel Béllil, fait remarquer que le tiers des abonnements provient de l'extérieur du Québec. La revue *Solaris* circule également un peu partout dans le monde. C'est ainsi que la science-fiction et le fantastique québécois font leur chemin au Québec et ailleurs.

Imagine
regards
sur la science-fiction
et les littératures
de l'imaginaire
55

22

**SCIENCE-FICTION
ET FANTASTIQUE
AU QUÉBEC**
actes du congrès Boréal 84

ENTREVUES
Denis Côté,
Grand Prix de la Science-Fiction
Jean-Claude Mézières,
Prouche

La foire des revues

Du 5 au 8 février 1985, les éditeurs et les éditrices de périodiques culturels animent la foire des revues à l'UQAM, Pavillon Judith-Jasmin, local J-240, de 10 heures à 18 heures.

Une maquette illustrant toutes les étapes de production d'une revue vous permet d'examiner les maints petits détails qui entourent le « A à Z » de l'édition de périodiques. Si certains points demeurent dans l'ombre, des éditeurs et des éditrices seront sur place pour répondre à vos questions, qu'elles soient d'ordre pratique ou théorique (comment concevoir la fabrication d'une revue ? Qu'est-ce qu'une politique éditoriale ? Pourquoi adopter celle-ci plutôt qu'une autre ?).

Le Magazine OVO expose en permanence les œuvres photographiques qui composent son *Agenda 1985* ; n'est-ce pas là une belle occasion de poser un regard neuf sur l'année qui vient ?

La foire des revues, c'est aussi l'imagination des éditeurs et des éditrices mise à votre profit, et ce sous forme de cadeau surprise qui accompagne chaque abonnement.

La foire des revues offre enfin la possibilité de prendre connaissance des diverses publications culturelles québécoises de manière personnalisée... Nous vous attendons !

FORCES
Science • Recherche • Économie • Culture
Vie active au Québec

FORCES
La plus importante revue
québécoise de documentation

Ne manquez pas le prochain numéro
en vente dès le 16 février :

**Énergies douces,
redécouvertes, traditionnelles...
Où est notre avenir ?**

Ou souscrivez dès maintenant un abonnement qui commencera avec ce numéro, et recevez en prime deux numéros récents

nbj LE TEXTE

pour ceux & celles
qui aiment lire

16 numéros par année

LA revue littéraire
à lire ABSOLUMENT

je m'abonne

découper et retourner à :

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR
C.P. 131, succ. Outremont H2V 4M8

numéro spécimen svp ☐
bulletin d'abonnement ☐

inscrire vos nom et adresse

**coopératives
et développement**

Les clubs coopératifs
de consommation au Québec
Gestion et socio-économie
des banques coopératives françaises

Abonnements: 2 no par an Ind. 20\$ Ins. 30\$

Revue québécoise du centre interuniversitaire de recherche, d'information et d'enseignement sur les coopératives. CIRIEC est le seul périodique nord-américain spécifiquement voué aux coopératives.

EDITIONS
SAINT-MARTIN

LES REVUES UNIVERSITAIRES POUR 1985
AUX
Éditions de l'Université d'Ottawa

CULTURES DU CANADA FRANÇAIS
N° 1, 1984. N° 2, 1985
ANCIENNEMENT
BULLETIN DU CENTRE DE
RECHERCHE EN CIVILISATION
CANADIENNE-FRANÇAISE
Une livraison par année

Par abonnement payé d'avance

Pour 1 an: 7 \$
Pour 3 ans: 19 \$
Le numéro (après publication): 8 \$

REVUE GÉNÉRALE DE DROIT
Volume 16, 1985
Trois livraisons par année

Abonnement
Institutions: 35 \$
Particuliers: 25 \$
Ajouter 8 \$ pour les frais de port à l'étranger.
Le numéro: 13 \$

**HISTOIRE SOCIALE/
SOCIAL HISTORY**
Volume 18 (N°s 35 et 36), 1985
Deux livraisons par année

Abonnement
Institutions: 20 \$
Particuliers: 15 \$
Ajouter 3 \$ pour les frais de port à l'étranger
Le numéro: 10 \$

**REVUE DE L'UNIVERSITÉ
D'OTTAWA/UNIVERSITY OF
OTTAWA QUARTERLY**
Volume 55, 1985
Quatre livraisons par année

Abonnement
Institutions: 20 \$
Particuliers: 15 \$
Ajouter 5 \$ pour les frais de port à l'étranger.
Le numéro: 7 \$

**REVUE D'HISTOIRE
LITTÉRAIRE DU QUÉBEC ET
DU CANADA FRANÇAIS**
N°s 7 et 8, 1984. N°s 9 et 10, 1985
Deux livraisons par année

Abonnement
Institutions: 40 \$
Particuliers: 40 \$
Ajouter 5 \$ pour les frais de port à l'étranger.
Le numéro: 25 \$

**REVUE CANADIENNE
D'ÉTUDES
DU DÉVELOPPEMENT/
CANADIAN JOURNAL OF
DEVELOPMENT STUDIES**
Volume 6, 1985
Deux livraisons par année.

Abonnement
Institutions: 25 \$
Particuliers: 25 \$
Le numéro: 15 \$

Toute commande est strictement payable d'avance

Éditions de l'Université d'Ottawa
603 Cumberland, Ottawa, Ontario K1N 6N5 (613) 231-2270

BON DE COMMANDE

Nom
Adresse
Ville
Province Code postal

Veillez m'abonner à \$
Ci-joint mon chèque ou mandat postal libellé à l'ordre des Éditions de l'Université d'Ottawa
Frais de port
Total

À retourner à **FORCES**
1450, rue City Councilors
Montréal, Québec H3A 2E6

☐ Je souscris un abonnement à **FORCES**
☐ Je renouvelle mon abonnement à **FORCES**
Je désire que cet abonnement commence avec
☐ le prochain numéro
☐ le numéro

(Veuillez dactylographier ou écrire en majuscules)

Nom (M./Mme/Mlle)
Rue
Ville
Pays
(Faire chèque ou mandat-poste au nom de **FORCES**) Ci-joint le paiement, soit \$ can.

En prime à tout
nouvel abonné :
2 numéros récents

Abonnement

	1 an (4 livraisons)	2 ans (8 livraisons)
Québec, Canada	15 \$	25 \$
Autres pays	18 \$	30 \$
Abonnement de soutien	25 \$	

La littérature « revue » à l'université

ROBERT GIROUX

Professeur à l'Université de Sherbrooke et directeur de la revue *Moebius*

Il n'y a pas de doute que l'université a toujours/longtemps eu un rôle de consécration ultime de certains écrivains ou de certains mouvements littéraires. Je dis consécration ultime parce que d'autres instances de légitimation précèdent ses sanctions.

Tout se passe donc comme si la critique universitaire venait, après coup, reconnaître la valeur déjà établie d'une oeuvre, sans trop de chance de se tromper, avec cette particularité de lui ajouter le prestige dont elle profite déjà, d'en accroître et d'en épaissir les sens grâce à tout un attirail de techniques de description et d'interprétation des textes, techniques qu'elle puise à même l'évolution et la spécialisation des sciences humaines de ces 25 dernières années. Avec comme résultat que la critique universitaire n'ajoute pas qu'à l'oeuvre qu'elle prend pour cible mais aussi à elle-même, mettant en valeur ses propres mécanismes de lecture savante, ses propres moyens de diffusion des textes qu'elle produit, restant ainsi maîtresse de la circulation et du dynamisme même de son discours, bien confiante du fait que c'est la lecture qui rend possible la littérature, que c'est la littérature qui donne un sens à toute activité d'écriture qui veut interpeller un cercle de lecteurs un

peu plus large que le simple réseau d'amis, confiante enfin d'appartenir, comme appareil d'état, et de susciter, par la position privilégiée qu'elle occupe dans le champ culturel, ce lent, ferme et efficace mouvement d'institutionnalisation que connaît encore aujourd'hui la littérature (québécoise).

Le mouvement s'est amorcé au Québec, on l'aura deviné, durant les années 60. La naissance des revues littéraires universitaires ne date en effet que de cette époque : *Études françaises* février 1965, *Études littéraires* avril 1968, *Voix et images* (du pays) avril 1967, *Présence francophone* automne 1970, *Ellipse* 1969, *Protée* 1970, et *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* 1979.

Les déclarations d'intentions ont été nombreuses au cours de leur histoire, surtout au début, ce qui est normal, puisqu'il fallait à la fois se rattacher à une tradition pour ainsi dire inexistante, si ce n'était le modèle européen français, et se tailler une place, décider d'une position et la maintenir au sein de l'institution littéraire québécoise d'alors, imposer une image. Donnons quelques exemples.

Études françaises a toujours défendu une ouverture sur la francophonie et même souhaité être une tribune internationale, littéraire et interdisciplinaire, « un lieu où la littérature se fait », avec un léger repliement autour de 1975 sur « les travaux de recherches de la communauté intellectuelle québécoise ».

Cette vocation québécoise (natio-

naliste conviendrait-il mieux ?), *Voix et images* du pays l'a défendue dès 1967 en se consacrant exclusivement à des études portant sur la production littéraire du Québec, en mettant l'accent à partir de 1973 sur l'histoire des idées, l'identité culturelle comme facette de l'identité politique, la réflexion sur les rapports entre « la création et la collectivité dont elle émerge », et enfin un souci didactique concernant l'analyse textuelle. Si *Études littéraires* a beaucoup moins formulé d'objectifs, elle a tout de même toujours défendu un certain éclectisme, une ouverture à toutes les conceptions de la littérature et aux recherches nouvelles dans le domaine de la critique, avec toutefois cette préoccupation constante de proposer aux lecteurs des contenus « thématique », par souci d'unité, autour d'un écrivain, d'un genre littéraire ou d'un thème.

C'est aussi la formule qu'adoptera la revue *Études françaises* à partir de 1974, les études regroupées dans un même numéro traiteront d'un même thème, accentuant alors autour de 1979 cette volonté d'être « théorique dans et par la pratique », une revue qui vit l'écriture de la recherche, au sens large des termes. De son côté, *Voix et images* a eu l'idée intéressante de constituer des dossiers d'écrivains, chaque dossier étant composé d'entrevues, de bibliographies et d'analyses diverses portant sur des productions québécoises, et enfin des chroniques sur l'actualité éditoriale des derniers mois (le retard est ici plus excusable que pour la critique journalistique, et il se trouve que, le recul aidant, l'é-

valuation d'un livre s'en trouve parfois objectivée — valeur ajoutée ! — rendant par ailleurs impardonnable toute faiblesse d'appréciation de la part des chroniqueurs, et toute gaucherie d'écriture inacceptable). La structure interne de la revue est pareille à celle de *Protée*, cette dernière misant moins sur un écrivain que sur un dossier-thème interdisciplinaire.

Dans chacune des revues, avec un décalage d'à peine une année d'une revue à l'autre, on remarque que le discours critique évolue quasi simultanément, en dépit des tentatives pour se distinguer l'une de l'autre avec des textes inédits par ci, des entrevues par là, des numéros spéciaux, etc. On assista d'abord à la dominance du discours humaniste et esthétisant, parfois relayé parfois redoublé par le discours nationaliste, et cela jusqu'au tout début des années 70, jusqu'à l'émergence de plus en plus marquée de la problématique des méthodes critiques, donc de la lecture, au détriment des textes « littéraires » eux-mêmes, donc de la création. En effet, en même temps que s'imposait une écriture formaliste, née avec *La barre du jour* et *Les herbes rouges*, s'implantaient les assises théoriques d'une sémiotique qui profitait des belles heures de la linguistique structurale, remettait en question les catégories traditionnelles de la littérature, proposait un métalangage abscons et fort articulé, prêtait la mise en parenthèses de l'histoire et du sujet, ce qui s'avérait bien commode puisque la critique ne se retrouvait plus que devant du tex-

tuel, au grand scandale d'autres critiques qui n'en pouvaient plus de se taire : la critique psychanalytique qui s'intéressait au sujet ou la critique sociologique qui portait son attention aux conditions de production, de circulation et de consommation des produits culturels, ou la critique féministe qui revendiquait la juste part des femmes dans le discours social.

Décidément, le discours universitaire est apparemment bien changeant. La psychanalyse a pour ainsi dire remis l'écrivain au premier plan ; la sociologie a historicisé une pratique littéraire qui se proposait comme immuable ; le féminisme a charrié tout ce que les années 70 ont imposé comme valeurs progressistes. Dire que le discours universitaire est changeant ne signifie pas qu'il soit simplement capricieux.

Il participe au discours culturel dominant et « change » avec lui. À l'intérieur de ses propres frontières, le discours littéraire finit par se confondre avec le discours sur la littérature, et comme ce sont surtout les revues qui animent le domaine de la recherche, c'est là qu'il faut palper quand on veut prendre le pouls de l'institution littéraire. Les revues universitaires ont un rôle important à jouer dans cet effort constant d'analyse de la « situation » : de l'écrivain, du livre, du commerce intellectuel, etc. La littérature étant de l'écriture transformée par (de) l'idéologie, ce sont ces mécanismes de transformation et/ou de médiation que les universitaires se sont donnés pour tâche d'étudier, plutôt que de se faire les porte-parole des écrivains ou fournir des tribunes à ces derniers.

Il est cependant assez étonnant de constater le peu de place que ces revues accordent à la création en tant que telle. Je ne parle pas de la reproduction d'inédits ou d'extraits d'auteurs sur lesquels l'institution littéraire a établi un consensus, mais de la problématique globale de la création dite littéraire. Cette problématique de l'écriture semble préoccuper bien davantage le milieu des cégeps. Les professeurs-écrivains sont pourtant de plus en plus nombreux à l'université, les ateliers d'écriture de plus en plus fréquentés, les mémoires et même les thèses de plus en plus nombreuses dans le do-

maine de l'écriture, de la scénarisation, etc. Les revues devraient, à mon sens, tenir compte de cette (nouvelle !) orientation de la discipline littéraire, sorte de retour du refoulé de l'instituteur de lettres.

Toutefois, si la fréquentation des écrivains est certes importante, ce flirt l'est moins que la fréquentation des livres, des discours qui les soutiennent, des supports institutionnels qui le secrètent, des enjeux qui déterminent la guerre des goûts, la stratégie de monopolisation des lieux de pouvoir et de savoir-faire social, etc. Des liens étroits existent, au sein du champ de production du discours littéraire, entre les instances de production et celles de consécration. Entre écrivains, éditeurs, critiques et professeurs s'institue une connivence pratique et idéologique.

Voix et images vise aujourd'hui le singulier (la singularité) de la littérature québécoise avec des points de vue critiques très divers. *Études littéraires* veut plutôt couvrir le pluriel des littératures nationales francophones, jusqu'à cette image globale de la littérature, puis du théâtre comme pratique indépendante du littéraire, et enfin du cinéma comme ouverture de la revue à d'autres pratiques artistiques. *Études françaises* met l'accent sur l'écriture, ce qui me paraît bien habile, s'occupant moins de l'imprimé, de l'« objet-livre », du « livre-texte », s'adressant moins au milieu spécialisé des lettres qu'aux différentes disciplines scientifiques susceptibles de mettre en lumière « les multiples composantes et variantes du phénomène littéraire ». Les frontières disciplinaires s'estompent.

Ces revues sont des lieux de réflexion et d'écriture pluridisciplinaires remarquables. Il n'en demeure pas moins que le projet proprement littéraire n'est plus très clair depuis quelques années à l'université, le manque de perspective (idéologique) apparaissant évident. S'il y a lieu de parler du discours littéraire universitaire, c'est que ces revues me semblent au diapason d'une transdisciplinarité en train de se constituer, et le Québec a besoin de toutes ces ressources pour y parvenir.

Encore faut-il souhaiter qu'elles marquent désormais davantage leur différence.

Pour mieux choisir sa littérature jeunesse

DOMINIQUE DEMERS

Chroniqueur de littérature jeunesse au DEVOIR

L'ÉMERGENCE d'une nouvelle littérature pour l'enfance et la jeunesse débarrassée de ses complexes de sous-littérature et enorgueillie par la participation grandissante d'une foule d'artistes, écrivains et illustrateurs, a précipité la naissance de revues québécoises spécialisées en littérature jeunesse. D'abord intéressées à promouvoir et à mieux faire connaître les livres, elles sont vite devenues le reflet d'un univers culturel particulièrement dynamique où s'intensifiaient la réflexion et la recherche.

Fondée en 1977 par Serge Wilson, auteur spécialisé en littérature jeunesse, grâce à une initiative de Communication-Jeunesse, la revue *Lurelu* célébrera en mai la parution de son 25e numéro. Elle est la seule revue exclusivement consacrée à la littérature québécoise pour la jeunesse.

Un an plus tard, *Des livres et des jeunes* voyait le jour à la suite d'un colloque organisé à l'Université de Sherbrooke sur le livre dans la vie de l'enfant. Contrairement à *Lurelu*, *Des livres et des jeunes* choisissait de s'intéresser à toute la littérature de langue française pour enfants et adolescents. Les deux revues paraissent trois fois l'an et reçoivent des subventions du Conseil des Arts du

Canada et du ministère des Affaires culturelles du Québec.

L'évolution parallèle des deux revues les a incitées à refuser le sectarisme simpliste les confinant à ne parler que de littérature pour donner libre cours à une saine curiosité. En plaçant le livre pour l'enfance et la jeunesse dans un contexte culturel plus englobant, *Lurelu* et *Des livres et des jeunes* en sont venues à s'intéresser aussi au théâtre, à la musique ou au cinéma et à aborder une foule de sujets liés au vécu des lecteurs : la sexualité, la fête, les jeux, les sentiments, etc.

« On est une petite revue, à petit budget, mais avec un grand but : faire connaître à tous, toute la production québécoise en littérature jeunesse », explique l'écrivain Robert Soulières, directeur de *Lurelu*. Le *tous* implique que *Lurelu* ne s'adresse pas simplement aux bibliothécaires, aux libraires et aux enseignants : la revue veut aussi rejoindre les parents et tous ceux qui s'intéressent à la littérature en général. Quant à *toute*, il signifie qu'au fil des années *Lurelu* a décidé de laisser tomber ses parti pris en ce qui a trait à la qualité et à la pertinence de ce qui est publié au Québec. Désormais tous les livres publiés ont droit à une critique.

Lurelu se veut à la fois un outil pratique pour connaître ce qui existe et mieux choisir les livres et un outil de réflexion, de remise en question et d'analyse plus approfondie. Chaque livraison contient un dossier thé-

matique dont les sujets témoignent d'un esprit novateur : le folklore et la littérature jeunesse, l'enfant et la bête, la science-fiction pour enfants, etc.

Le volet critique est assumé par une équipe multidisciplinaire formée surtout de bibliothécaires et d'enseignants. Cette formule permet à la revue de recenser un bon nombre de titres mais pose en même temps le problème des critères de sélection qui semblent varier sensiblement d'un collaborateur à l'autre, ce qui ne rend pas toujours justice aux livres.

La revue contient aussi des entrevues avec des auteurs et des illustrateurs, de l'information sur ce qui se passe dans le domaine et des propositions d'animation et d'exploitation à partir de certains titres. Un nouveau volet création qui pourrait éventuellement servir de rampe de lancement à de jeunes auteurs et illustrateurs sera peut-être intégré prochainement.

Après avoir connu quelques années de vache maigre, *Lurelu* a réussi à s'affirmer et doit maintenant s'attaquer au problème du renouvellement. « Le gros danger, c'est de finir par tourner en rond, de toujours ressasser les mêmes sujets. Il faut constamment injecter de nouvelles idées pour demeurer dynamique », explique Robert Soulières.

Des livres et des jeunes, dirigée par Gérard-Raymond Roy et Raymond Tétraut reflète encore aujourd'hui le contexte universitaire dans lequel elle est née. Elle est surtout lue par des enseignants, des libraires et des bibliothécaires et adore se mettre sous la dent des dossiers bien étoffés sur une foule de sujets. On y parle assez souvent de livres publiés il y a un bon nombre d'années mais reliés à la thématique du numéro.

Un lancement collectif

L'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ) fait un lancement collectif pour inaugurer sa semaine culturelle *Les revues s'affichent*. Cet événement aura lieu à l'UQAM, Pavillon Judith-Jasmin, local J-240 (Niveau Métro), lundi le 4 février 1985, à compter de 17 heures.

On célébrera, par la même occasion, la parution des plus récents numéros des revues : *Arcade*, *Copie*

Zéro, *Dérives*, *Estuaire*, *Études françaises*, *Les herbes rouges*, *Imagine*, ..., *Inter*, *Lettres québécoises*, *Magazine OVO*, *Moebius*, la *nbi*, *Possibles*, *Protée*, *Spirale*, la *Vie en rose*, *Voix et images*.

Les éditeurs et les éditrices seront entourés des collaborateurs et collaboratrices qui contribuent à la vitalité de l'édition de périodiques culturels québécois.

Un lieu unique de débats, ouvert sur tous les domaines de l'activité culturelle.

Une écriture différente qui demeure accessible par sa qualité journalistique.

Magazine tabloïd mensuel
prix au numéro : 1,50 \$

SPIRALES

ARTS ■ LETTRES ■ SPECTACLES
SCIENCES HUMAINES

Soyez dans le coup, abonnez-vous!

Nom _____
Adresse _____
Code postal _____
Tél. _____

chèque ou mandat postal à l'ordre de:

Abonnements : 9 numéros (1 an) : 12 \$
institutions : 15 \$

SPIRALES
C.P. 98, Succ. «E»
Montréal (Qué.)
Canada H2T 3A5

recherches
amérindiennes
au Québec

1971 — 1985

QUINZIÈME ANNIVERSAIRE

15 ans de travaux, de débats et d'opinions sur les autochtones
Centre de documentation ouvert tous les jours

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT!

ET OBTENEZ UN NUMÉRO GRATUIT AVEC CE COUPON

Le seul périodique francophone
entièrement consacré aux premiers
habitants de notre continent

Volume 15 :
— La préhistoire des paléo-Indiens (numéro double)
— La chasse
— Musique et chants

Abonnement au volume XV

NOM : _____

ADRESSE : _____

code postal _____

Plus votre numéro gratuit (1984) ☐

Adresse :
6200, rue de Saint-Vallier, Montréal, Québec H2S 2P5 tél: (514) 277-6178

☐ Régulier : 18\$
☐ Étudiant : 15\$
☐ Institution : 26\$

humanitas

PÉRIODIQUE INTERCULTUREL D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

- Une revue bimestrielle inter et transculturelle
- Un périodique reflétant la mosaïque québécoise et canadienne
- Une publication autonome et non-partisane
- Des articles de fond — des enquêtes — des analyses
- Des chroniques culturelles et des rubriques TV — cinéma — lecture
- Des collaborateurs/trices de toutes les origines sociales et culturelles.

humanitas

UNE VISION HUMANISTE D'UNE SOCIÉTÉ INTERCULTUELLE

À LIRE DANS LE NUMÉRO 9 (FÉV. 85):

- L'identité des jeunes immigrés (enquête)
- L'AIJ et la place faite aux jeunes issus des minorités
- Le racisme et l'intolérance à l'école (interview)
- Gagner sa vie en perdant son âme (analyse sur l'identité)
- Les étudiants et le travail au noir
- The future of Canadians Of Indian origin

EN PRÉPARATION:
Un dossier sur l'éducation interculturelle
un dossier sur les jeunes et la création

EN VENTE PARTOUT DANS LES KIOSQUES LIBRAIRIES
OU À LA RÉDACTION (526-9211)

PHILOSOPHIQUES

Revue de la Société de Philosophie du Québec

SOMMAIRE

Volume XI, numéro 2 Octobre 1984

Articles

J. BOULAD AYOUB, *Descartes face à Leibniz sur la question de la substance*..... 225

R. MIGUELEZ, *L'articulation du général et du particulier: une approche méthodologique dans le champ des sciences sociales*..... 251

F. LEPAGE, *La naissance de la théorie des types*..... 277

U. SANTAMARIA et A. MANVILLE, *Marx: entre l'idéalisme radical et l'individualisme anarchique*..... 299

Égalité, justice et différence

Note de la rédaction

C. GOHIER, *Le rapport masse-élite comme modèle canonique de la dialectique sociale*..... 337

Y. GAUTHIER, *Note sur la syntaxe et la sémantique du concept d'égalité*..... 349

J.-B. ROUMANES, *Une alternative à l'exclusion: la dialogique*..... 353

F. GIROUX, *De la société civile à l'État: l'irruption de l'inégalité*..... 373

M. MOROSOLI, *Les avatars de la différence*..... 389

Étude critique

G. THÉRIEN, *Dominances. Essai de sociobiologie sur l'inégalité et la tromperie*, de Claude Lagadec..... 415

Comptes rendus

F. BLANCHARD, *Cahiers de recherche sociologique*, vol. I, septembre 1983, «Connaissance et société». Collectif du Département de sociologie, Université du Québec à Montréal..... 423

G. LEROUX, *Tragique et tragédie dans la tradition occidentale / Tragedy and the Tragic in Western Culture*, de Pierre Gravel et Timothy Reiss, éditeurs..... 425

Éditions Bellarmin
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal (Québec) Canada
H2P 2L9 — Tél: (514) 387-2541

LES REVUES S'AFFICHENT

Vingt ans après : la nbj ou l'ère de l'écriture

ANDRÉ GERVAIS et
JOSEPH BONFANT

C'EST en février 1965 — d'où ce titre alexandredumasien — que *La Barre du Jour* (ou BJ), fondée par quatre étudiants — et filons notre titre : mousquetaires — de la faculté des arts de l'Université de Montréal (Nicole Brossard, Marcel Saint-Pierre, Roger Soulière, Jan Stafford), sort son premier numéro. Il y aura 57 numéros en 12 ans et demi de BJ — en moyenne : un numéro à tous les deux mois et demi environ —, avec de nombreux changements dans l'équipe de direction : 20 jeunes écrivains y passeront, quelquefois le temps d'un seul numéro, formant ainsi 11 équipes différentes.

C'est en septembre 1977, en brisure (à la fois cassure et jointure, donc), que la revue est refondée, sous le nom de *La Nouvelle Barre du Jour* (ou NBJ, par Nicole Brossard, Jean Yves Collette et Michel Gay qui la dirigeront (sauf Nicole Brossard qui quittera en 1979) jusqu'en juin 1981, passeront la direction à Hu-

gues Corriveau, Louise Cotnoir et Lise Guèvremont de septembre 1981 à juin 1984, pour revenir en septembre 1984, assistés de Normand de Bellefeuille et Line McMurray au comité de rédaction. Il y aura 12 numéros par année, en 10 livraisons, de septembre à juin, de 1977 à 1984. Depuis septembre 1984, 16 numéros par année : huit numéros réguliers (spéciaux ou non) et, disponibles aux seuls abonnés, huit numéros (spéciaux) d'auteurs. On le voit, la périodicité augmente et la diversité s'indique clairement. L'époque héroïque, à tous points de vue, est terminée. En mars 1985, ce sera à la fois le 10e anniversaire du premier numéro Femmes (BJ, no 50) et le 150e numéro de la BJ/NBJ.

Ces changements à la barre n'ont jamais entamé la ligne de continuité que la revue, dès l'origine, s'était, bien qu'en termes différents, fixée : inciter à l'écriture, stimuler et changer la lecture, ouvrir la fiction, renouveler, en le fragmentant, le texte. Quelques termes, par exemple, du liminaire du no 105 (septembre 1981), comme : « la nécessité de la litté-



ture », « les énergies nouvelles » et « les ouvertures essentielles », rejoignent à la lettre ceux de la présentation du no 1 : « pages ouvertes à toute collaboration littéraire », « conscience culturelle comme nécessité », « solidarité et dynamisme nouveau ». Dès débuts, la BJ voudra conjuguer recherche formelle et reconnaissance de la tradition, d'où la publication, dans une rubrique « inédits », en collaboration avec des universitaires alors en train de préparer des éditions de leurs œuvres complètes, de textes

d'Émile Nelligan (no 16, 1968), Saint-Denis Garneau (no 21, 1969) et Gaétane de Montreuil (no 22-23, 1970), par exemple. En évacuant le thème du pays et en repoussant les luttes révolutionnaires, la BJ se verra différente des entreprises de l'Hexagone, *Liberté* (revue contre laquelle elle s'inscrira d'emblée) et *Parti pris* (revue à laquelle elle sera sympathique), puis, plus tard, de *Stratégie* et *Chroniques*.

À regarder toute la trajectoire, on constate que la BJ a privilégié les écrits appartenant à

l'histoire (de la littérature québécoise) et à la théorie (élaborée en domaine français, avec un tribut quelquefois un peu lourd au formalisme telquelien), alors que la NBj s'est portée à la défense et à l'illustration d'une pluralité de fictions et autres pratiques connexes, renforcées, un temps, par des rubriques comme « histoire d'écrire », « essai » et « commentaires ». Si c'est dans les numéros réguliers que se déverse la production courante, le tout-venant de l'atelier d'écriture permanent de ce qui sera nommé, entre guil-

lets, pour prendre date, « la nouvelle écriture » (no 90-91, 1980) — voir également, pour des saisissements annuels, les trois anthologies (no 92-93, 1980; no 100-101, 1981; no 122-123, 1983) —, c'est dans les numéros spéciaux (qui couvrent, en terme de numérotation continue, plus de la moitié de tous les numéros) que se mesure l'envergure de l'éventail des préoccupations, à commencer par la référence-femme et la lutte féministe qui marqueront la ligne de force, la valeur d'attrait de la revue, voire qui porteront le noyau de sa relance : *Femme et Langage* (no 50, 1975), *Le corps les mots l'imagination* (no 56-57, 1977), *Célébrations* (no 75, 1979), *La Mer-mour* (no 87, 1980), *La Femme et la Ville* (no 102, 1981), *La Complicité* (no 112, 1982), *Traces d'écriture de Nicole Brossard* (no 118-119, 1982), *Femmes* (no 124, 1983), *Révélatrices femmes et photos* (no 136-137, 1984).

À cette constellation, il faut ajouter, par exemple, des numéros touchant l'histoire littéraire (via tels auteurs) : *Connaissance de Giguère* (no 11-13, 1968), *Un poète nous est mort* (Jean-Michel Valiquette) (no 15, 1968), *Les Automatistes* (no 17-20, 1969), *Docu-*

ment Miron (no 26, 1970); la théorie littéraire : *Onze analyses* (no 39-41, 1973), *La Bande Dessinée Kébécoise* (no 46-49, 1975), *L'Infratexte* (no 103, 1981), *La Bande dessinée* (no 110-111, 1982); le « pouls d'une génération » : *Parti pris* (no 31-32, 1972), *La Nouvelle Écriture* (déjà nommé), *Intellectuel/le en 1984?* (no 130-131, 1983), *L'Écriture celtibataire* (no 143, 1984).

Carrefour de tous les lieux de la fiction, la BJ/NBJ a non seulement reflété ou accompagné le projet littéraire de la société québécoise, mais elle l'a annoncé et suscité (et souvent devancé) en le constituant, toujours selon la visée d'un projet que personne ne peut lui dénier et dans la poursuite duquel elle reste vigilante, élargissant toujours son éventail de collaborateurs et collaboratrices, écartant ainsi la menace du ghetto. Cette ouverture est conforme aux pratiques éditoriales les plus anciennes, qu'elles fussent explicites ou plus simplement pragmatiques. Le dossier sur la BJ/NBJ que nous avons codirigé pour *Voix et Images*, par le biais d'un choix anthologique des tendances éditoriales publiées en-

/hors revue et inédites, de quatre entrevues au cours desquelles les différentes équipes se souviennent avec les yeux de l'époque et d'aujourd'hui, et de plusieurs articles, permet de voir se déplacer l'« image » BJ/NBJ qui s'est faite et offre l'amorce d'un travail à plus long terme sur non seulement la littérature (comme ensemble de localisations) mais aussi l'écriture (comme laboratoire — de création et de recherche — spécifique) des 20

dernières années au Québec.

Autant l'Hexagone a inauguré et promu un âge de la parole, autant la BJ/NBJ a inauguré et, avec quelques autres, balisé une ère de l'écriture — voir la dernière, en date, des publicités de la NBj : « NBj le texte » —, dominée par la pratique des textes de fiction et ouverte à tout sujet-conscience désireux d'intervenir, à toute voix nouvelle désireuse de se faire entendre.

Dix bougies pour la revue *Dérives*

PAUL CAUCHON

La revue *Dérives* fêtera cette année son dixième anniversaire. Parmi l'ensemble de revues culturelles *Dérives* occupe une place particulière : à sa fondation en 1975 le Québec était en pleine euphorie nationaliste, les luttes féministes commençaient, la contre-culture se perdait lentement sur quelques terres isolées. Certains jeunes intellectuels croyaient vivre l'avenir parmi les groupuscules marxistes, alors qu'une nouvelle génération de poètes allaient bientôt établir leurs positions autour d'une esthétique de la modernité. Dans ce contexte le pari de *Dérives* était audacieux : tournant résolument le dos à toutes les modes *Dérives* a voulu, entre autre, donner la parole à ceux qui traditionnellement n'avaient aucune tribune pour s'exprimer ici, les immigrants.

Notre premier objectif, explique Jean Jonassaint, fondateur et toujours directeur de *Dérives*, était d'amener les « néo-québécois » à s'exprimer, et de dialoguer avec le Tiers-Monde pour arriver à

une nouvelle conjoncture culturelle. Or nous avons réalisé très rapidement qu'il était impossible de considérer le Tiers-Monde comme un tout, de même que le Québec. Le terme « Tiers-Monde » est trop flou : la réalité brésilienne, par exemple, est assez loin de celle d'Haïti. Et le poids économique du Brésil, qu'on en dise, est beaucoup plus fort que celui du Québec. De même que nous étions très critiques envers le nationalisme québécois dès 1975, nous avons aussi été très critiques envers le « tiers-mondiste » qui est devenu une idéologie en soi, voulant que tout ce qui vienne du Tiers-Monde soit idéal et plus.

Vers 1977 *Dérives* modifiait son approche pour développer une réflexion autour des notions de centre et de périphérie. Cette nouvelle approche s'est maintenue jusqu'à ce jour. La revue veut avant tout présenter le travail de production culturelle en marge des grands centres, la notion de centre étant prise autant d'un point de vue géographique que d'un point de vue idéologique.

« Nous avons toujours

refusé de nous enfermer dans une idéologie, quelle qu'elle soit. Explique Jean Jonassaint, pour plutôt avoir un regard critique sur toute production. Nous voulons éditer des gens qui ont quelque chose à dire de différent sur le monde. Nous sommes toujours au centre et à la périphérie de quelque chose : c'est ce que nous voulons mettre à jour. Montréal, par exemple, est un centre par rapport à Chicoutimi, mais à la périphérie de New York ou de Paris. Ainsi nous avons voulu décentrer par rapport à Montréal et nous avons eu des collaborateurs de partout, confiant même la réalisation d'un numéro sur le Saguenay à une équipe de là-bas. Mais nous avons aussi voulu re-situer Montréal et tout le Québec dans l'ensemble du monde ».

« Même si nous ne sommes pas toujours parvenus à ouvrir nos pages aux paroles immigrantes je crois que notre travail a contribué à l'émergence d'une parole différente et interculturelle parmi les intellectuels québécois. Nous voulions aussi amener le Québec à voir le Tiers-Monde comme un lieu de production

culturelle, où une pensée particulière se développait. Je crois que nous y sommes parvenus. Nous avions un autre objectif, plus difficile : amener le Tiers-Monde à prendre contact avec la culture québécoise. D'importants problèmes de diffusion se posent, et on voit ici comment le Québec est une région périphérique incapable d'imposer sa culture sur la scène internationale. Mais le problème n'est pas insoluble : par exemple nous sommes arrivés à faire connaître un peu mieux la culture québécoise à certains chercheurs du Tiers-Monde... en passant par Paris ».

Dérives est incontestablement la revue québécoise la plus ouverte sur le monde. Elle a publié, entre autre, des numéros sur les créateurs du Maghreb, sur le cinéaste égyptien Chahine, sur la poésie au Salvador. Et on se rappelle son numéro exceptionnel sur les « nouvelles brésiliennes » paru en 1983. Certains de ces numéros se sont d'ailleurs mieux vendus en France qu'ici. Le caractère international de *Dérives* n'est pas sans poser d'importants problèmes : il a fallu traduire

de nombreux textes, les communications avec des chercheurs éparpillés aux quatre coins du globe exigent des frais disproportionnés en regard du budget dérisoire de la revue. Et Jean Jonassaint rêve (à voix haute et en riant !) d'un budget de \$ 500,000 pour se constituer une équipe internationale de chercheurs et de personnes-ressources. De nombreux projets sont actuellement bloqués à cause de ces difficultés, dont un numéro sur la création dans un Liban en guerre.

On voit que *Dérives* est une revue très éclectique.

Suite à la page XII

La seule revue exclusivement consacrée à la littérature québécoise pour la jeunesse

Trois numéros par année: 6 \$
Des dossiers • Des entrevues
Des critiques de livres

Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Code: _____

Lurelu, C.P. 446, Succ. de Lorimier, Mtl, H2H 2N7

Abonnement à partir du numéro: _____

REABONNEMENT

NUMÉRO D'ABONNÉ: _____ DATE D'EXPIRATION: _____

NOM: _____

RUE: _____

VILLE: _____

PROVINCE ET/OU PAYS: _____

CODE POSTAL: _____

Un an: 10 \$ Deux ans: 18 \$ Étranger: 15 \$

Institution: 15 \$ Deux ans: 25 \$

NDLR: Les abonnements à INTER débutent avec le numéro 25. Les abonnés et abonnés d'INTER ne paient pas de frais de port et de manutention.

intervention

devient

inter

La revue importante au Québec pour tout ce qui touche à l'inédit, l'expérimental et l'expression nouvelle en arts visuels, poésie, performance, musique etc.

Le numéro 26 à partir de février: l'IMAGE DU TEXTE: pratiques expérimentales en édition, écriture, photographie en plus des chroniques habituelles.

Le numéro 27 à partir de mars: l'ÉCRITURE DU SON: l'utilisation du son par les artistes, les poètes et les autres. Une cassette de poésie sonore accompagne ce numéro.

Soyez les premiers abonnés

Défoncez le mythe de la stabilité!

Abonnez-vous!
C.P. 277, Haute-Ville, Québec G1R 4P8

☐ NOUVEL ABONNEMENT À PARTIR DU NUMÉRO: _____

☐ REABONNEMENT

NUMÉRO D'ABONNÉ: _____ DATE D'EXPIRATION: _____

NOM: _____

RUE: _____

VILLE: _____

PROVINCE ET/OU PAYS: _____

CODE POSTAL: _____

Un an: 10 \$ Deux ans: 18 \$ Étranger: 15 \$

Institution: 15 \$ Deux ans: 25 \$

NDLR: Les abonnements à INTER débutent avec le numéro 25. Les abonnés et abonnés d'INTER ne paient pas de frais de port et de manutention.

Faites-vous un cadeau!

Offre super-spéciale d'abonnement à **Nuit Blanche**, l'Actualité du livre. Si vous ne connaissez pas encore **Nuit Blanche**, voici une occasion exceptionnelle de découvrir la principale revue québécoise d'information entièrement consacrée au monde du livre francophone.

Nuit Blanche offre à tout nouvel abonné un des 4 livres suivants:

Faites vous-même votre malheur, de Paul Watzlawick. Éditions du Seuil.

Sommeil d'hiver, de Marie-Claire Blais. Éditions de la Pleine Lune.

De quoi t'ennuies-tu Evelynne, de Gabrielle Roy. Boréal Express.

L'Amant, de Marguerite Duras. Éditions de Minuit. (Prix Goncourt 1984)

(Ces 4 succès de l'année 1984 ont une valeur de 9.95 \$ et plus chacun en librairie)
Profitez-en pour abonner vos amis. Cette offre n'est valide que jusqu'au 30 avril 1985.

N° 10

N° 12

N° 13

N° 14

N° 15

N° 16

GRATUIT! 2 anciens numéros pour tout nouvel abonnement.

Je profite de l'offre spéciale d'abonnement à **Nuit Blanche** et je m'abonne pour six numéros à partir du numéro _____

Inscrire le titre du livre-cadeau choisi: _____

Entourez d'un cercle les deux anciens numéros gratuits que vous désirez recevoir: 9 10 11 12 13 14 15 16

Remplir soigneusement le coupon d'abonnement et joignez-y un chèque ou mandat-poste au montant de 12.50 \$ (10.00 \$ pour l'abonnement + 2.50 \$ pour couvrir les frais de port et de manutention)

Nom: _____ Prénom: _____

Rue: _____ App.: N.: _____

Ville: _____ Province: _____

Code postal: _____ Tél.: _____

N'oubliez pas votre chèque à l'ordre de **Nuit Blanche**, 20 rue St-Jean local 122, Québec, Canada G1R 1N6 Tél.: (418) 525-9166

Anciens numéros disponibles: 2.00 \$ l'exemplaire Abonnements à l'étranger: 20.00 \$

SI VOUS AIMEZ LE CINÉMA

C'EST VOTRE DEVOIR DE LIRE

SÉQUENCES

REVUE DE CINÉMA

Vous trouverez la revue chez un dépositaire de journaux ou par abonnement

4005, rue de Bellechasse, Montréal H1X 1J6 — Tél.: 729-6391

En vente dans tous les kiosques

alternatives

La seule revue du Québec qui touche à toutes les dimensions de la vie alternative.

Pour bâtir aujourd'hui la société de demain!

BULLETIN D'ABONNEMENT À

alternatives

☐ Nouvel abonnement ☐ Réabonnement

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse: _____ App.: _____

Localité: _____ Code postal: _____

Comté: _____ Région: _____

Téléphone: () Domicile: _____ Bureau: _____

(cochez) ☐ Individus: ☐ Institutions:

☐ régulier ☐ de soutien ☐ régulier ☐ de soutien

☐ 4 nos (1 an) 10,00 20,00 20,00 30,00

☐ 8 nos (2 ans) 20,00 30,00 40,00 50,00

☐ 12 nos (3 ans) 30,00 40,00 60,00 70,00

du Vol 2 no. _____ au Vol. _____ no. _____

☐ payé par chèque ☐ mandat postal Date: _____

L'abonnement débute au prochain numéro. Les numéros antérieurs sont disponibles à 3.50 \$ l'unité (individus) et à 5.50 \$ l'unité (institutions). Frais de poste et de manutention compris. Extérieur du Canada et des États-Unis, ajouter 7.00 \$ pour l'abonnement.

Prière de faire chèque couvrant tous les frais à l'ordre de:

Les Productions Réseau Inc.
C.P. 580, Succ. c/o
Montréal Centre-Sud (Québec)
H2X 3M6

NUIT BLANCHE
l'actualité du livre

CLAUDE-HENRI GRIGNON, UN PAMPHLÉTAIRE VULNÉRABLE

LOUISE BLOUIN

Le samedi matin, les intellectuels et les créateurs lisent les pages culturelles, à l'affût d'un passage ou d'un article qui parlerait d'eux. Cependant ils ne tremblent guère, car, si les critiques quelquefois écorchent, ils ont plutôt tendance à analyser les oeuvres avec une certaine « objectivité », dans un langage savant et distant qui masque bien autant les sympathies que les inimitiés. On ose rarement témoigner de ses passions ou participer à de longs débats stimulants et corsés. On vit plutôt dans la pluralité, le relativisme, sachant que tous ont à la fois tort et raison, ce qui nous porte à l'indifférence et à la déflection. L'exiguïté du milieu littéraire laisse finalement peu de liberté à ceux qui sont au premier plan de l'information, ceux-ci étant bien souvent à la fois juge et parti.

Durant les années 30, le climat se révèle tout autre : tout est à bâtir et à instaurer au Québec, il faut d'abord naître, et l'on défend ses idées avec fougue, que ce soit en politique ou en littérature. Olivier Asselin et Louis Francoeur ont eu, par exemple, de belles joutes journalistiques. Et durant les élections, des voisins « bleus » et « rouges » ne se parlaient pas, mais chacun d'eux criait pour se faire entendre. Lutter pour exister ! Dans un tel contexte, il n'est guère surprenant que Claude-Henri Grignon ait trouvé une voie intéressante à développer, qui correspondait à son tempérament vigoureux : il s'agit du pamphlet, genre littéraire aujourd'hui à peu près disparu.

Très cultivé, féru de littérature française, membre de l'École Littéraire de Montréal, Claude-Henri Grignon (1894-1976) collabore à plusieurs journaux et revues, y signant chroniques et articles polémiques ; il publie deux romans *Le secret de Lindbergh* (1928) et *Un homme et son péché* (1933), puis un recueil de nouvelles intitulé *Le déserteur* (1934). Ce dernier ouvrage fera

l'objet d'une adaptation radiophonique écrite avec sa cousine Germaine Guèvremont. De 1938 à 1962, *Un homme et son péché* envahit l'oreille des québécois et connaît un succès sans précédent. La version télévisuelle s'attirera également la faveur du public entre 1956 et 1970. De 1949 à 1954, Grignon présente à CKAC des commentaires sur l'actualité. Pour pratiquer à fond l'expression de ses opinions, il fonde sous pseudonyme une revue intitulée *Les pamphlets de Valdombre*.

Cette revue est éditée de décembre 1936 à juin 1943 et elle est entièrement écrite et réalisée par Claude-Henri Grignon, ce qui représente bien sûr un travail considérable. Les parutions, presque régulièrement mensuelles, contiennent de 40 à 80 pages, selon que le numéro est simple, double ou triple. Chaque exemplaire coûte 25 ou 35 sous et l'abonnement, \$ 2.00. Aucune annonce, aucun commanditaire ne subventionnent ce périodique, car Grignon entend demeurer libre et refuse d'avoir parti lié avec qui que ce soit. Seuls les abonnés et les souscripteurs/amis peuvent, par des dons, permettre à l'auteur de poursuivre son labeur (1). Le journal *Le Devoir* sera une des cibles privilégiées parce que, entre autres, il s'affiche comme « bon catholique » et annonce « de la boisson » !

Pour la couverture des pamphlets, les cartons et les couleurs varient à chaque numéro cependant que la maquette, toujours semblable, présente le sommaire et la signature manuscrite de Valdombre qui contraste avec les caractères d'imprimerie. Cela donne de la vie à l'ensemble et suggère l'individualité qui s'exprimera dans les pages. À l'intérieur, le papier emprunte diverses textures ; la mise en page aérée et sans coquilles joue avec plusieurs grosseurs de caractères, avec des italiques, avec des encadrés etc. : tout pour une présentation soignée, une production de haute qualité et une fréquentation agréable de ces brochures (16cm X 24 1/2 cm) au contenu pimenté.

Les différentes rubriques proposent au lecteur des critiques de livres, des commentaires sur la politique et sur la littérature, des contes, des radio-théâtres : tout cela toujours de la plume de Grignon car celui-ci ne réserve toujours que le dos de la couverture pour citer un extrait d'une oeuvre qui lui est chère. Il faut noter qu'à cette époque Grignon écrivait aussi chaque semaine ses cinq épisodes de quinze minutes chacun. Dans le premier numéro des pamphlets, en décembre 1936, l'auteur expose en introduction son double objectif : être le défenseur ardent de la religion catholique et de la paysannerie canadienne-française. Ces deux idées fondent ses prises de positions et l'obligent à se prononcer sur divers sujets : en politique, il fustigera les riches, les profiteurs, ceux qui méprisent la terre et les féministes qui veulent voter (!) ; en littérature, il attaquera « les Sorbonnards, salonnards et académiciens », il défendra une littérature canadienne-française qui utilise la syntaxe française, tout en l'alimentant du langage propre à notre culture.

Pour Grignon, le pamphlet est par définition d'une écriture virulente : « ne pas se priver des violences de langage et des beaux vocabulaires de l'invective qui allument les étoiles ». Mais le pamphlet, n'en déplaise à ses détracteurs qui n'y voient que haine, n'est pas que cela. Le pamphlet peut être parfois tout amour » dit Grignon « même s'il garde comme objet principal de supplicier les lâches » (décembre 1936). Clément Marchand nous décrit bien ce deuxième aspect de l'écriture pamphlétaire de Grignon en le qualifiant de « grand humaniste » et de « noble de coeur », car il y a là de l'absolutisme, de la naïveté, de la ferveur, du don quichotisme. En fait on veut défendre le faible et l'opprimé, la veuve et l'orphelin, justice et vérité, tout cela avec une langue colorée, géné-

reuse, débordante, excessive autant dans la critique que dans la louange, dans la lignée des Léon Bloy et Léon Daudet !

Même s'il y a des coups d'épées, il n'y a pas de mesquineries, on se bat en pleine lumière, à découvert, et l'on a plaisir à la faire, à se laisser emporter par les mots, comme les nombreux lecteurs prennent plaisir à voir de qui et de quoi il est question et de quelle façon l'on pourfend, à moins que l'on encense. Valdombre règle ses comptes avec joie (pas celle de la vengeance mais celle de l'écriture) et il ne se cache pas, ni dans les pamphlets ni dans certaines lettres à Guy Mauffette (3) où il annonce avec humour que telle ou telle personne aura maille à partir avec lui, le lion du nord, l'ours mal léché (surnoms qu'il s'est choisis).

Pour bien cerner cette figure légendaire des lettres québécoises, ce personnage de « grincheux » qui en faisait trembler plus d'un (surtout de temps des *Pamphlets de Valdombre*), je pourrais citer l'exemple de cette fois où j'étais allée le rencontrer pour recueillir ses archives radiophoniques : il faisait mine de ne pas accepter qu'on s'intéresse à lui et de refuser de collaborer aux recherches quand, au fond, il était heureux de voir son travail reconnu et apprécié. Et s'il avait bougonné au départ, il se cachait derrière la fenêtre pour me regarder partir, avec ses textes. Sous des dehors véhéments, c'était un être de pudeur et de tendresse !

Références

- (1) Grignon adresse souvent des messages à ses lecteurs, les remerciant, leur demandant de l'argent ou s'excusant d'un numéro en retard.
- (2) Je me remercie Clément Marchand de l'enthousiasme avec lequel il m'a parlé de Claude-Henri Grignon.
- (3) Je remercie Guy Mauffette de m'avoir rendu accessibles certains documents.

Louise Blouin.

Dérives

Suite de la page XI

monde globale pour continuer à penser le monde. *Dérives* c'est un projet encyclopédique, qui peut continuer durant des années si nos avons l'énergie et l'argent pour le faire.

Et *Dérives* intervient de plus en plus dans le milieu culturel en organisant régulièrement autour d'un numéro des spectacles, projections de films, conférences, promotions particulières.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat qui m'intéressait était guatemalteco. Et les romans qu'on trouvait dans les librairies étaient tous mais in USA ».

C'est cette dérive, ce télescopage continu de toutes les cultures, que la revue veut mettre à jour. Sa présence singulière et essentielle dans le champ culturel québécois y donne un sens.

Revue intellectuelle, artistique et littéraire, *Dérives* tente toujours de suivre des pistes hors des sentiers battus. Et le nom même de la revue prend tout son sens dans ce commentaire de Jean Jonassaint : « La plus grande mutation du XX^e siècle ce n'est pas l'informatique ou quoi que ce soit d'autre à la mode, c'est la migration des populations. Je crois qu'environ deux personnes sur trois ont vécu une situation de migration, directement

ou par le biais de parents. Cette réalité a profondément modifié tous les rapports entre les hommes. Exemple banal : je reviens de vacances de Cozumel au Mexique. J'y ai rencontré des Allemands, des Français, des Suédois, etc. Tout l'artisanat